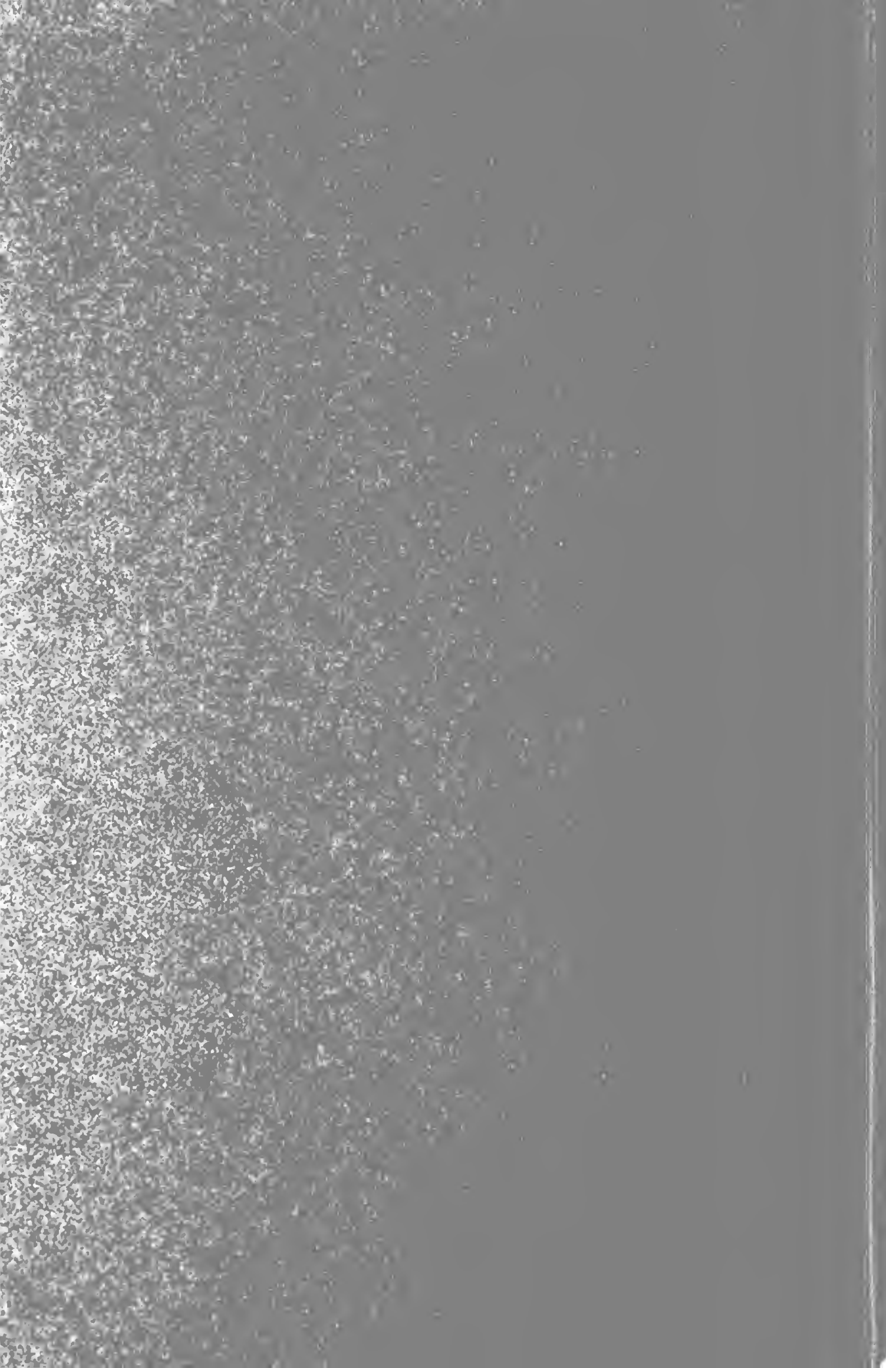


Monsell, R. W.
L'avenir de l'Afrique



de la part de l'auteur

L'AVENIR

DE

L'AFRIQUE.

CONFÉRENCES

PAR

R.-W. MONSELL.

NEUCHATEL
LIBRAIRIE DE L MEYER ET Cie, ÉDITEURS.

1860.

L'AVENIR DE L'AFRIQUE.

L'AVENIR

DE

L'AFRIQUE.

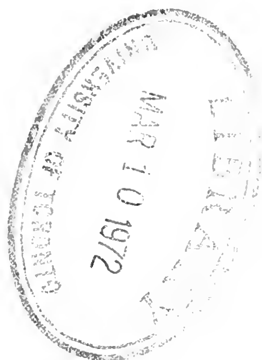
CONFÉRENCES

PAR

R.-W. MONSELL.

NEUCHATEL
LIBRAIRIE DE L^s MEYER ET Cie, ÉDITEURS.

1860.



NEUCHATEL. — IMPRIMERIE DE H. WOLFRATH ET METZNER.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

Messieurs,

Je dois vous entretenir de l'avenir de l'Afrique; nous nous occuperons essentiellement de la partie de ce continent qui est au midi du grand désert.

Je ne vous parlerai pas de l'Egypte, ni de son ancienne et colossale civilisation. Vous savez que les découvertes et les travaux modernes ont rendu possible l'interprétation des inscriptions qui n'avaient plus de lecteurs depuis vingt siècles. Et maintenant, l'histoire de ces pharaons qui semblaient oubliés à tout jamais, se retrouve minutieusement détaillée sur les colonnes de leurs temples et les parois de leurs salles sépulcrales. Mais ce vaste sujet demanderait à être traité à part.

Les régences de Tunis et de Tripoli, l'Algérie, et cette autre Algérie sans sécheresse, le magnifique pays de Maroc, forment avec l'Egypte une Afrique historique, tout-à-fait distincte du massif central au-delà du Sahara, une Afrique mêlée à toutes les révolutions de l'humanité civilisée, habitée dès l'origine par des races peu différentes des nôtres, colonisée par les Phéniciens et les Grecs, conquise par les Romains, dévastée par les barbares. L'Afrique du nord a donné à l'église chrétienne quelques-uns de ses plus célèbres docteurs, un Clément, un Tertullien, un Cyprien, un Augustin, des hommes qui n'avaient pas leurs égaux parmi leurs contemporains de l'Europe chrétienne. Elle n'a été que trop associée à notre histoire, car si l'empire occidental a subi l'invasion des tribus germaniques, et l'empire oriental celle des Mahométans, le littoral africain seul a eu la triste distinction de passer successivement par ces deux fléaux. Les redoutables Vandales, venus par le détroit de Gibraltar, portaient la désolation sur une étendue de 600 lieues jusqu'aux sables lybiens que le manque de chameaux les empêchait de traverser; les Arabes arrivant en sens inverse, ne se laissaient arrêter que par l'océan, alors que le féroce Akbah, poussant son cheval jusqu'au poitrail dans les flots de l'Atlantique,

prit Dieu à témoin qu'il n'y avait plus de terre où il pût porter la bannière triomphante de la foi mahométane.

Le Kabyle indigène et les descendants de ses persécuteurs successifs demeurent aujourd'hui à côté les uns des autres sur ce sol si souvent bouleversé, et toutefois en se confondant rarement. Ces hommes blonds que les soldats espagnols trouvaient tous ces jours parmi les morts sur les champs de bataille dans le Maroc, et qu'ils prirent d'abord pour des Anglais, sont probablement des descendants des Vandales. Il y a même des tribus juives, pastorales et agricoles, établies de temps immémorial dans quelques vallées élevées de l'Atlas occidental.

Un gouvernement européen peut difficilement demeurer en contact avec des peuples fanatiques et imparfaitement civilisés sans être forcé, par les besoins même d'une légitime défense, de faire toujours de nouvelles conquêtes; ainsi, sans prétendre à une grande sagacité, nous pouvons prédire hardiment que la France sera obligée de s'emparer graduellement du littoral entier. Les régences lui écherront lors du partage de l'empire ottoman, et le chérif du Maroc, bien que défendu avec acharnement par les six millions de sujets belliqueux qui révèrent en sa personne le descendant de Mahomet et le chef du rite malékite,

devra succomber à son tour. Nous sommes loin des temps où, sous le sceptre des Almoravides, Fez était renommé pour ses écoles, pour ses bibliothèques et pour l'aménité de ses mœurs, et où des papes correspondaient familièrement avec les califes de l'ouest. Notre génération est témoin de la retraite graduelle du croissant et des progrès de la puissance chrétienne sur ces rives où saint Louis mourut et Charles V succomba. Mais c'est avec un intérêt distrait que nous assistons de loin à ce spectacle. Heureux que nous sommes d'en être si peu émus! il en eût été autrement de nos ancêtres, alors que l'Espagne conquise et la France menacée, les bandes sarrasines répandaient l'effroi des deux côtés des Alpes, et tenaient garnison au pied des principaux passages. Le nom du beau village de Pontresina (c'est-à-dire pont des Sarrasins), dans l'Engadine, est un souvenir de ces jours d'épouvante, et si nous pouvons nous fier à la tradition, la reine Berthe, réfugiée derrière les murailles de Neuchâtel, aura dû voir les flammes et la fumée des villages incendiés de l'autre côté du lac.

Mais il faut nous détourner de ces scènes si variées, de ces contrastes si saisissants, et nous arrêter sur un sujet plus humble et plus monotone, un sujet qui ne présente d'abord

qu'un intérêt de compassion. Parlons de cette Afrique centrale et méridionale, encore si peu connue et sans histoire, car les détails de ses douleurs ne seront jamais racontés.

I

Sous tous les rapports, l'Afrique est le moins favorisé des continents, à moins peut-être que l'on ne fasse exception de l'Australie. Sans doute là où les régions tropicales sont bien arrosées, il y a une prodigieuse exubérance de végétation, et l'Afrique est aussi le continent où la vie animale atteint le plus haut degré d'intensité : l'éléphant, la girafe, l'hippopotame, le rhinocéros, le lion, constituent la faune la plus riche en animaux de grande taille, et c'est aux mêmes influences climatériques que l'Africain doit la force musculaire qui le distingue entre tous les autres habitants des tropiques; mais ce sont là en même temps les conditions physiques les plus défavorables à l'âme, exaltant les passions sensuelles et sanguinaires d'une race dégradée, et les imprimant sur ses traits.

Notre Europe, où la terre n'est tout à la fois ni trop prodigue ni trop avare de ses richesses, développe chez ses habitants une industrieuse

et persévérante activité. C'est une nature saine, sans profusion et sans extrêmes. Traversé dans tous les sens par des fleuves navigables, ces routes qui elles-mêmes cheminent et portent le voyageur, découpé par des mers intérieures et des golfes profonds, entouré d'îles qui sont autant de prolongements océaniques, doté d'une immense étendue de côtes et de ports nombreux, notre continent invite ses peuples à entretenir des rapports les uns avec les autres. Le climat et la configuration du sol contribuent ensemble à produire une civilisation sans trop d'uniformité, et cependant sans isolement. Il y a l'harmonie et l'unité des progrès s'accomplissant en commun. L'Asie possède à un plus haut degré la variété physique et morale : quelle différence entre les productions du nord et celles du midi ! quel contraste entre la Sibérie avec ses rennes, ses mousses, ses conifères, et Ceylan avec ses éléphants blancs, ses cannes à sucre et ses bois de cannelliers ! quelle individualité distincte dans les civilisations de la Chine, de l'Inde, et de la Perse ! Mais cette diversité n'est pas dominée et vivifiée par l'unité. Les immenses distances, les hautes montagnes, les contrastes climatériques, tout a contribué à élargir le fossé et à élever les barrières qui séparent les peuples de l'Asie ; ils restent sans vie commune et sans action bienfaisante les

uns sur les autres. Dans la malheureuse Afrique, l'unité et la diversité font à la fois défaut toutes deux. Il n'y a ni les contrastes saillants de l'Asie, ni les contrastes adoucis et harmonisés de l'Europe. Continent isolé et compact, sans articulation quelconque et présentant une étendue de côtes la plus petite possible relativement à sa masse, son intérieur est éloigné de tout contact vivifiant avec l'océan. L'Europe a 5,400 lieues de côtes; l'Afrique, avec une superficie trois fois plus grande, en a 3,400 seulement; en tenant compte de leurs volumes respectifs, c'est une proportion de cinq contre un. Rien n'interrompt l'uniformité de l'Afrique, si ce n'est des déserts qui sont la monotonie même. Partout, aux quatre points cardinaux, dit Carl Ritter, ce sont les mêmes objets, palmiers, chameaux, autruches; partout la même race nègre répandue en masse compacte, comme le pays lui-même, sans individualité de civilisation, d'organisation politique, ou même de langue, car tous leurs idiomes tiennent à une même souche. Ce sont des peuples semblables, qui ne se connaissent et n'ont de rapports que pour se nuire et s'entre-détruire.

Il faut cependant faire observer que l'intérieur du continent est mieux connu aujourd'hui que lorsque le grand géographe que nous venons de perdre énonçait ses conclusions, et

si l'homogénéité générale de la population nègre demeure incontroversable, le niveau général est moins bas, moralement et physiquement, que Ritter ne le croyait. Nous avons commis l'erreur assez naturelle de juger de la race entière d'après les branches qui nous étaient le mieux connues, mais qui se trouvaient dans des circonstances exceptionnellement défavorables. Ce n'était pas tout-à-fait comme si un étranger se fût mis à juger les Suisses d'après ses observations sur un campement d'heimathloses; car les peuplades africaines sur lesquelles nous avions dû en premier lieu porter notre jugement, forment réellement une partie considérable de la race tout entière; mais c'était là une méprise moins grave dans le même genre. Les nègres de la côte occidentale ont subi le contact démoralisant des Européens, acheteurs d'esclaves et vendeurs d'eau-de-vie; ceux qui demeurent en face des populations mahométanes, sur la large zône limitrophe qui traverse le continent d'orient en occident, en sont pourchassés comme des bêtes fauves. Or ces deux conditions sont également fatales à l'existence d'une société stable, également propres à développer la cruauté, la lâcheté, la paresse, la perfidie, l'abjecte superstition et tous les autres vices reprochés à ces peuples. Livingstone a trouvé les nègres

de l'intérieur comparativement doux, serviables et laborieux. Il admirait leur probité, leur esprit hospitalier, leur instinct commercial et la simple justice patriarcale qui s'administrait dans leurs villages. Chez ceux qui ont échappé aux influences destructrices dont nous venons de parler, il y a certainement l'étoffe d'une civilisation à venir, et ils semblent être pour le moins les égaux de ces Mongols qui se sont montrés capables de produire la culture chinoise.

Un trait tout-à-fait éloigné des mœurs de la côte, et que l'on n'a jamais rencontré chez d'autres peuples non civilisés, si ce n'est chez les anciens Germains, c'est le respect pour la femme qui distingue l'Africain de l'intérieur. Elle a la place d'honneur dans la famille et dans les assemblées délibérantes. Quand un jeune homme se marie à une femme d'un autre village que le sien, il va demeurer chez son épouse, et dès lors il est tenu non-seulement de montrer envers sa belle-mère le plus grand respect, mais aussi de lui fournir du bois pour le reste de ses jours. En cas de séparation, c'est la femme qui prononce le divorce et qui garde les enfants. En retour de cette suprématie, la femme est censée devoir entretenir son mari; mais puisqu'il est permis à ces dames d'interpréter cette obligation comme bon leur

semble, elle ne doit pas leur peser trop lourdement. Un mari polygame est souvent obligé de se passer de dîner s'il ne se le prépare pas lui-même, celle de ses femmes à laquelle il s'adresse le renvoyant à une autre qu'elle prétend être la favorite, celle-ci à une troisième, ainsi de suite.

Le sentiment d'une relation aux puissances supérieures et à un monde invisible est très-vif chez l'Africain de l'intérieur. Son idole est dressée dans le voisinage du village, à l'ombre la plus épaisse que la forte végétation des forêts tropicales puisse offrir; là, quand le soleil s'est couché, et que les ténèbres de la nuit augmentent l'horreur du lieu sacré, l'adorateur vient en tremblant prier son dieu ou les esprits de ses ancêtres, ou désarmer par ses offrandes les mauvais génies qu'il redoute. Il est à craindre que les sacrifices humains ne lui soient pas entièrement inconnus, mais puisqu'ils n'ont pas épouvanté les regards du voyageur, il faut en tous cas qu'ils soient rares.

C'est sur la côte occidentale que l'idolâtrie est à la fois la plus abjecte et la plus atroce qui existe : les victimes humaines sont immolées avec d'horribles raffinements de cruauté, et l'argile des temples est pétrie avec du sang humain. Le dieu ou fétiche est un serpent, une araignée, un nid de fourmis, un arbre, une

pierre, un lambeau d'étoffe, un os, une coquille d'œuf ou tout autre objet que l'individu ou le peuple se choisit au hasard, et qu'il change au gré de ses caprices. Ces populations corrompues et malheureuses par-dessus toute autre ne justifient que trop la sentence de M. Fréd. de Rougemont : « C'est la seule race, dit-il, dont aucun peuple, en aucun temps, en aucun lieu, n'ait pris place parmi les nations civilisées. Ils se détruisent eux-mêmes sans relâche par des guerres sanglantes, et depuis les premiers temps de l'histoire, ils se font la chasse les uns aux autres et vendent les prisonniers comme esclaves. »

II

L'Africain est tenu à l'écart, par des déserts et des côtes pestiférées, dans l'enfer qu'il s'est fait, et que nous lui avons aidé à se faire. Jusqu'à l'autre jour nous n'en connaissions que les frontières ; nous en avions oublié des régions connues des Romains au commencement de l'ère chrétienne. Il est vrai qu'à ce temps-là l'on faisait des voyages par terre pour découvrir des mers inexplorées, et que les géographes romains étaient ainsi mieux renseignés sur le centre du continent que sur sa forme et

ses rivages; toutefois il y a quelque chose d'extraordinaire dans la pensée que nos connaissances aient pu reculer sur un sujet d'un tel intérêt. Cette Afrique, siége de l'ancienne civilisation des Pharaons, lieu de la discipline providentielle du peuple hébreu, berceau de Moïse, théâtre des premiers miracles préparatoires à la rédemption, centre de l'activité intellectuelle durant la seconde période de la littérature grecque, asile temporaire de l'enfance du Sauveur, — ce troisième continent de l'ancien monde, nous le connaissons encore, à l'heure qu'il est, moins que l'Amérique découverte depuis 368 ans seulement, c'est-à-dire à une date plus récente que la construction du château de Neuchâtel! Que dis-je, nous la connaissons bien moins que la superficie de la lune, dont nous mesurons les montagnes et dont nous étudions les ombres et les enfoncements circulaires. Nous sommes moins initiés à ses mystères qu'à ceux des cieux planétaires!

L'Afrique possède trois grands fleuves; or les sources de tous les trois nous sont encore inconnues, et même ce n'est que le voyage de Livingstone qui nous apprend qu'il y en a trois, et que le Zambèse peut rivaliser avec le Nil et le Niger. Avant le succès de l'humble missionnaire, que d'efforts avaient été tentés pour visiter le cœur de l'Afrique, que d'âmes héroïques

avaient succombé à la tâche! Ledyard, Horneman, Oudney, Clapperton, Denham, Richardson, etc, périssaient de l'excès de fatigue ou par la maladie sous ce soleil ardent, tandis que d'autres de leurs compatriotes bravaient les glaces du pôle. Plus nombreuses encore furent les victimes de la violence : Le major Houghton, assassiné dans le pays traversé par la Gambie; l'admirable et pieux Park tué en traversant le Niger à son troisième voyage; Richard Lander subissant le même sort sur le même fleuve; le major Laing traîtreusement assassiné dans sa tente à un oasis du Sahara. Entre toutes les victimes de l'esprit d'entreprise ou de la philanthropie chrétienne, cette dernière a fait le plus d'impression sur l'imagination des indigènes; partout où l'intrépide Ecossais a passé, ils conservent le souvenir de sa taille gigantesque et de sa force herculéenne. Davidson fut frappé après avoir traversé le désert; le docteur Cowen et le capitaine Donovan disparurent mystérieusement en essayant d'atteindre les établissements portugais sur la côte orientale, par la même voie où plus tard Livingstone devait réussir. Le nom du docteur Vogel doit clore pour le moment cette lugubre nomenclature. Il y a quelques mois seulement que l'on a reçu en Europe la nouvelle de son assassinat dans les pays à l'est du lac Tchad.

Ce fut la publication des voyages de Bruce en Abyssinie (1790) qui réveilla le public pensant de son apathie à l'égard de la géographie africaine; ensuite vinrent les travaux des savants de l'expédition française en Egypte, et le premier voyage de Park publié en 1799, qui révéla au monde le véritable cours du Niger. Denham et Clapperton pénétrèrent les premiers au milieu de l'Afrique septentrionale en 1822; huit ans plus tard les frères Lander constatèrent l'identité du Quorra et du Niger, et suivirent ce fleuve jusqu'à son embouchure dans le golfe de Guinée. Le but scientifique atteint, il s'agissait de faire servir ces découvertes à la cause de l'humanité; de là l'expédition du Niger entreprise en 1841 par le gouvernement de lord John Russell. Trois bateaux à vapeur, montés par 190 volontaires anglais et 108 indigènes, devaient remonter le fleuve aussi loin que possible. Le but essentiel de l'expédition était de persuader aux chefs des pays sur les deux rives, de supprimer la traite dans leurs états, d'abolir les sacrifices humains, d'entrer en relations commerciales avec la Grande-Bretagne, et de permettre aux missionnaires et aux marchands anglais de résider parmi eux. L'issue de l'entreprise fut désastreuse; après avoir remonté une centaine de lieues, recevant des populations riveraines l'accueil le

plus amical, la fièvre africaine se déclara à bord. Il fallut immédiatement rebrousser chemin; celui des trois bâtiments avec lequel on s'était le plus avancé, ne conservait à sa sortie du fleuve que deux hommes blancs debout, un médecin et un matelot, qui s'efforçaient entre eux de faire tant bien que mal les fonctions de mécaniciens; tout le reste de l'équipage européen était mort ou subjugué par la maladie, tandis qu'aucun des noirs n'avait été sérieusement atteint. Cette tentative coûta 41 précieuses vies d'hommes dévoués; M. Schön, le chapelain, qui assistait le plus grand nombre d'entre eux à leur lit de mort, leur rend ce témoignage : « Je n'ai trouvé parmi eux personne qui ne sût combien le climat était dangereux et qui n'eût fait ses calculs avant que de s'engager dans cette périlleuse entreprise; et je dois le dire à leur honneur, je n'ai pas entendu un seul mot qui exprimât la déception ou le regret; au contraire, ils semblaient tirer une grande consolation du sentiment que leurs motifs avaient été purs, et que la cause dans laquelle ils s'étaient engagés volontairement était une bonne cause. »

Depuis lors les grands explorateurs ont été le savant et persévérant Barth et l'infatigable Livingstone; l'un, au nord des vastes plaines bien arrosées de la région équatoriale, et

l'autre au sud. Vous savez qu'en ce moment celui-ci poursuit ses découvertes avec des ressources qu'il n'avait pas au commencement. A l'est, le lieutenant Burton, marin hardi et peu scrupuleux, qui a déjà fait le pèlerinage de la Mecque déguisé en dévot mahométan, s'efforce de parvenir aux sources du Nil.

III

La question de l'avenir de l'Afrique est au fond celle de l'avenir du seul ensemble de races déshéritées qui aient la perspective de vivre. Les Indous, les Chinois, les Malais, les Mexicains indigènes sont civilisés à leur manière, et évidemment susceptibles de la plus haute culture; il ne leur manque que l'Évangile, mais c'est dire qu'il leur manque tout. Les peuples chasseurs des deux Amériques, avec les malheureux naturels de l'Australie, sont destinés à disparaître devant la face de l'homme blanc. Ceux d'entr'eux qui ne périssent pas par le fer ou par l'abus de la boisson, ou par des maladies qui leur sont nouvelles et fatales, meurent plus lentement par l'effet de leur incapacité de travailler d'une manière soutenue, car la concurrence du colon européen ne leur laisse plus de place au soleil. Hélas! la foi chrétienne

même ne peut que consoler leur agonie sans les relever pour ce monde; ce n'est que la visite d'un homme de Dieu au chevet d'un moribond. Mais le robuste Africain ne mourra pas, lui; il peut rivaliser avec l'Européen dans les climats froids, et travailler sans sourciller ou faiblir à l'ardeur d'un soleil vertical. Ainsi la question par excellence pour la philanthropie chrétienne, c'est celle de son avenir à lui. Nous savons aussi maintenant que cette race est bien plus nombreuse que nous ne le pensions; ce sont des multitudes qui remplissent l'espace central où nos géographes mettaient naguère un désert, et nous pressentons que dans un petit nombre de générations, cette race seule d'entre celles qui sont aujourd'hui en dehors de la civilisation, continuera à subsister. Que va-t-elle devenir?...

IV

La manière la plus simple d'aborder le sujet, c'est de passer en revue les influences qui sont à l'œuvre pour le malheur ou pour le bonheur de l'Africain.

Parmi les maux il faut mettre en première ligne les conquêtes des Mahométans dans toute la Nigritie, et leurs incursions pour se pro-

curer des esclaves, par lesquelles ils répandent la désolation bien plus avant. Les Fellatahs surtout, peuple originaire de l'Atlas, au teint seulement légèrement cuivré, se sont distingués depuis un siècle par le réveil extraordinaire d'un fanatisme religieux qui les pousse à la guerre et aux conquêtes. Leurs armées sont continuellement en mouvement, imposant des tributs aux peuplades qui se convertissent à leur foi, exterminant les autres, traînant après elles les infortunés habitants de villes entières pour les vendre comme esclaves. La seule existence de la ville d'Abbéokuta témoigne plus éloquemment que toutes les descriptions possibles de l'étendue de ces ravages. Cet emplacement, entièrement inhabité en 1825, est devenu dès lors un lieu de refuge pour des fugitifs. La ville comptait en 1853 quatre-vingt mille habitants, venus d'au-delà de 130 localités qui avaient été toutes incendiées et rasées de fond en comble pendant ces vingt-huit années d'intervalle. Heureusement, au dire du Dr Barth, l'empire des Fellatahs semble être sur son déclin.

Mais l'Afrique païenne recèle en son propre sein des éléments de destruction pires que tout ce qui peut lui arriver du dehors. Ici les Dahomiens réclament une odieuse prééminence. C'est un peuple dont les mœurs féroces paraî-

traient incroyables, et passeraient pour des fables sans la moindre vraisemblance, si leurs forfaits ne s'accomplissaient pas de nos jours et pour ainsi dire sous nos yeux. Nous avons cependant de la peine à nous représenter un peuple dont l'occupation unique est la guerre, qui trouve ses délices dans le sang et la rapine; dont les ornements sont les crânes de ses ennemis massacrés; dont la religion consiste principalement à sacrifier tous les jours des victimes humaines aux mânes de ses ancêtres, et à arroser leurs tombeaux du sang de ses semblables? Au-delà de deux mille victimes humaines furent égorgées aux funérailles du dernier roi de Dahomey. La surprise de la ville d'Océadan a procuré au roi actuel en un seul jour 20,000 esclaves. L'on ne comptait pas les morts, ni les larmes des survivants. Et comme si tout était arrangé exprès pour rendre ces atrocités plus horribles et contre nature, ce sont des bandes de femmes armées qui se distinguent entre les chasseurs d'hommes par leur cruauté insatiable. Quand le commandant Forbeds et le consul anglais Beecroft visitèrent Abomey au mois de mai 1850, ils virent cinq mille femmes enrégimentées en gardes-de-corps défiler devant le roi, demandant à grands cris la guerre contre telle ou telle peuplade. Pour leur faire prendre patience on leur jeta du

haut de l'estrade royale treize malheureux captifs qui furent mis en pièces en un instant. L'année suivante l'armée dahomienne fut repoussée dans une tentative pour prendre d'assaut la ville d'Abbéokuta. Après la lutte les assiégés trouvèrent des monceaux de cadavres de femmes tombées dans les endroits où le combat avait été le plus acharné.

A l'extrême sud ce sont des ennemis d'un autre ordre. Depuis que le gouvernement britannique a obligé toutes ses colonies à émanciper leurs esclaves, un certain nombre de Boers, descendants des anciens colons hollandais, ont quitté le territoire du Cap pour s'établir au-delà des fleuves Orange et Vaal. Les deux républiques dites Orange et Tans-vaal comptent aujourd'hui à peu près 40,000 blancs: c'est le commencement de ce qui constituera un jour des nations puissantes. Ces Boers s'approprient sans cérémonie la terre, prennent des esclaves d'entre les naturels autant qu'il leur en est nécessaire, et professent hautement la détermination de réduire avec le temps en esclavage toutes les tribus au nord des monts Maloutis. Ils en veulent surtout aux villages christianisés, parce que les natifs devenus chrétiens savent le mieux se défendre, et ils menacent la vie des missionnaires français et anglais. C'était la crainte de voir son œuvre détruite

par la main brutale de ces gens qui détermina Livingstone à se chercher un nouveau champ de travail dans des régions inexplorées. Heureusement que les Africains du centre du continent ont une alliée qui les protégera d'une manière efficace contre les empiètements des Hollandais : cette alliée irrésistible, c'est une mouche.... la tsétsé, dont la piqûre inoffensive pour l'homme et pour les animaux sauvages, est mortelle pour la plupart des animaux domestiques. Comme les Boers sont essentiellement un peuple pastoral, nous pouvons espérer qu'ils ne traverseront jamais la large zône infestée de cet insecte, qui les sépare du gros de la population nègre.

V

Il est temps d'arriver à des considérations plus rassurantes. Y a-t-il quelques rayons d'espérance au milieu de cette nuit profonde? Ces multitudes, les habitants d'un continent tout entier, sont-ils voués irrévocablement au mal ou au malheur ? Vous vous rappelez ce cri de joie sorti du cœur d'un prophète : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds du messager de la bonne nouvelle, de celui qui apporte la paix, qui annonce le bonheur, qui proclame

la délivrance! » Messieurs, l'empreinte des pieds de ce messager se voit aujourd'hui sur les sables de l'Afrique, dans ses marais d'eau tiède aux émanations mortelles, sur ses plateaux nus et élevés. Et vous savez à quel prix le missionnaire porte avec soi cette nouvelle qui est telle, qu'elle renferme en principe tous les genres de bonnes nouvelles possibles. L'histoire des missions de la seule côte d'or, plage de cent lieues de long, suffit pour montrer combien de vies précieuses ont été déjà sacrifiées à la délivrance morale de l'Afrique. En 1736 et 37, la communauté morave envoya en trois fois onze ouvriers pour entreprendre l'œuvre missionnaire. A peine débarqués, les premiers succombèrent, et après quelques mois tous les autres les avaient suivis. Les Moraves découragés abandonnèrent ce champ de mort. En 1826 quatre élèves de la société de Bâle partirent pour prêcher de nouveau Christ dans ces contrées; la société dut apprendre en même temps leur arrivée et la mort de trois d'entr'eux; le survivant, en donnant cette nouvelle, suppliait le comité de ne pas retarder l'envoi de nouveaux ouvriers; en effet trois autres vinrent à son secours, mais en arrivant ils ne trouvèrent que son tombeau, et bientôt deux d'entr'eux reposaient à côté de lui.

Je ne vous retracerai pas en détail la succession lugubre d'évènements semblables. Il

suffit de savoir que l'esprit qui animait ces hommes dévoués était fidèlement exprimé dans l'inscription qu'un jeune missionnaire américain, Cox, commanda en mourant pour son tombeau : *Laissez mourir mille missionnaires plutôt que d'abandonner l'Afrique.* En 1840, le comité de Bâle, entretenant sérieusement la pensée de renoncer à ses travaux sur cette côte fatale, vint poser cette question aux élèves réunis de la maison : « L'un de vous se sent-il encore le courage de se vouer à ce poste de danger? » — « Nous irons tous, si l'on nous envoie! » répondirent-ils unanimement. Tant de charité ne pouvait être perdue; de nouveaux ouvriers découvrirent des stations moins meurtrières et se sont partiellement acclimatés; ils se sont associés des chrétiens nègres des Antilles, comme compagnons de travail, et l'Ethiopie commence à tendre ses mains vers son Dieu. Les différentes sociétés, anglaises, américaines, bâloise, à l'œuvre sur la côte occidentale, comptent maintenant 200 temples bâtis, 200 écoles fondées, 16,000 enfants recevant une instruction régulière, 15 dialectes élevés au rang de langues écrites, et de nombreuses églises d'adultes qui témoignent de leur foi par un changement de vie. — Il y a à peine vingt-cinq ans qu'il n'existait pas un seul mot d'écrit dans la langue des Yorubas; or, il se publie

actuellement à Abbéokuta un journal imprimé par les indigènes, qui contient, outre les nouvelles de la contrée, des nouvelles étrangères, et circule parmi trois mille lecteurs. Les missionnaires anglais et français au Sud ont eu à lutter contre moins de difficultés et ils ont obtenu d'aussi beaux résultats.

VI

Un fait qui ressort avec évidence des travaux missionnaires en Afrique, est celui de l'unité fondamentale du genre humain dans toutes ses variétés. Chaque feuille mensuelle de missions, en nous faisant part des trésors d'intelligence et d'expérience chrétienne recueillis de lèvres africaines, donne la plus éclatante réfutation pratique à ce que Alexandre de Humboldt appelle « la distinction désolante de races supérieures et de races inférieures. » Puisque je cite M. de Humboldt, je dois par droiture convenir qu'il mettait en doute la donnée biblique de l'unité du berceau, mais il maintenait hautement l'unité de l'espèce, et il aimait envisager l'humanité dans son ensemble, pour me servir de ses propres mots, « comme une grande famille de frères, comme un corps unique, marchant dans un seul et même but, le libre

développement des forces morales. » Le nègre a des cheveux crépus, il a les mollets trop haut placés, les lobes antérieurs du cerveau trop peu développés, il a des parasites spéciaux, soit; mais il est homme, par ce qu'il a de plus profond et d'intime dans l'homme, par le soupir pour un bonheur qu'il ne possède pas, par la recherche inconsciente d'un bien qu'il a perdu, et lorsque son âme réveillée se rend compte d'elle-même et de ce qui lui manque, il a la conscience de péché, il sent le besoin de pardon et de sainteté, il a soif de Dieu! Quant à son immortalité, il n'a pas été nécessaire de la lui enseigner; il avait pu oublier Dieu, mais non s'ignorer lui-même.

Les succès déjà obtenus sont d'autant plus encourageants, que les tribus par lesquelles les missionnaires ont dû commencer sont sans contredit celles entre toutes dont l'on pouvait le moins attendre. Le voyageur en Orient trouve les lépreux à la porte de la ville; ainsi le missionnaire a rencontré sur son chemin l'informe Bosjeman, le Hottentot et l'indigène abruti du Congo, avant que d'atteindre les Béchuanas ou les Yorubas, et de connaître l'existence de ces peuples de l'intérieur moins déchus sous tous les rapports. En général le sentiment religieux est réduit chez les indigènes du midi à son expression la plus faible; à un observateur

superficiel il semblerait absent, la conscience est comme paralysée et le prédicateur doit débuter en s'efforçant de la réveiller; chez les nègres de la côte occidentale, au contraire, le sentiment religieux a quelque chose de sauvage et de surexcité, les portant à la cruauté, à la licence effrénée, et à des terreurs paniques; un état de délire remplace celui de l'inanition morale. Ce sont les deux conditions les plus défavorables, et il est évident qu'il y a lieu d'espérer une œuvre bien autrement bénie et puissante chez les populations nouvellement découvertes.

Nous pouvons donc prendre les trente ou quarante mille croyants de toute tribu comme les prémices de leur race. Pour le moins ils nous donnent la mesure de ce que peut la grâce de Dieu dans un cœur africain. Le problème est résolu pour la foi, et même pour l'observation; le relèvement est possible. On a remarqué que les classes cultivées parmi les noirs de l'Amérique et des Antilles tendent par leurs goûts, leurs habitudes, et même par leurs aspirations, à se rapprocher de leurs voisins blancs, plutôt que de leurs frères noirs de l'Afrique. A part des considérations sanitaires, ce serait une œuvre de dévouement pour le noir cultivé que de se faire missionnaire tout autant que pour le blanc, tant il est vrai que les sym-

pathies produites par la participation à une même culture intellectuelle et religieuse sont plus puissantes que ces mystérieuses influences du sang qui sont tout pour le philosophe matérialiste.

Qui dit relèvement suppose deux choses : d'abord le fait d'une dégradation préalable, et en second lieu une dégradation qui n'a rien eu de fatal, c'est-à-dire rien d'imposé irrésistiblement par les conditions extérieures de l'existence. Quand nous avons parlé de la part que la configuration et le climat du continent ont dû avoir sur le développement du caractère africain, et de la nature physique qui en est l'expression, c'était signaler l'un des facteurs de sa dégradation mais non sa cause exclusive; un être moralement sain aurait réagi contre ces influences défavorables et en aurait triomphé, comme au point de vue moral le chrétien nègre en triomphe aujourd'hui, comme au point de vue physique les enfants de la Dalécarlie conservent leur taille élancée dans les mêmes conditions climatériques qui ont déterminé la chétive stature des Lapons, tout proches parents qu'ils sont des fiers Magyars, ainsi que leur langue le démontre.

Dieu créa l'homme à son image, et l'homme le lui a bien rendu, criait Voltaire en ricanant. Quant aux fausses religions il a raison, les

nations se sont toujours fait des divinités représentant des passions dans lesquelles elles se complaisaient, ou revêtues des caractères qu'elles admiraient. Mais la religion à son tour réagit sur ses auteurs et renforce chez eux les tendances qui l'ont fait naître. De cette manière l'idolâtre se trouve engagé dans un cercle d'où il ne peut sortir que par l'attrait d'une vie supérieure. Les idées religieuses ont certainement eu une part immense dans la formation des caractères distinctifs des races, et jusque dans l'expression des traits. Il est impossible de voir certains types nègres sans sentir qu'une religion toute de terreurs abjectes alternant avec la sensualité, a laissé ses stigmates sur ces figures. Il est remarquable que plus l'homme s'approche physiquement du type normal, moins il y a de disparité choquante entre les variétés d'une même race : il y a peu de différence, physiologiquement parlant, entre les peuples de l'Europe, tandis qu'en Afrique entre des tribus issues de la même souche et parlant des langues radicalement identiques, il y a de ces profondes inégalités qui accusent la présence d'un principe de perturbation agissant irrégulièrement.

VII

Les langues africaines sont un témoignage irrécusable du fait que l'abaissement actuel de ces peuples est le résultat d'une déchéance et non un état originel et naturel. Elles étonnent à la fois par leur richesse grammaticale et par la profondeur intuitive de leurs étymologies. TSELA, dont le sens propre dans la langue des Bassoutos est *traverser*, est venu signifier au figuré *vivre*, parce que la vie est une traversée; OROGA, *rentrer chez soi*, et FALLA, *partir*, sont devenus l'un et l'autre au sens figuré *mourir*, parce que la mort est un départ pour le vrai séjour de l'âme; PELU EA ITHATA, littéralement *mon cœur s'aime*, est la manière de dire *je suis heureux*, parce qu'il n'y a de bonheur que lorsqu'on est en paix avec soi-même. Les missionnaires français ont pu traduire le Nouveau Testament en sessouto sans rien emprunter à d'autres sources. Ces langues renferment des éléments dont la génération païenne d'aujourd'hui ne sait que faire; des vérités oubliées se sont réservé des témoins dans le vocabulaire. Tel mot vénérable, dit M. Casalis, semblait n'attendre que notre arrivée pour remonter à sa source, et retrouver sa signification réelle.

Il en est de toute la race ce que l'un d'eux disait de lui-même : « Mon cœur est comme le » lit d'une rivière qu'on aurait desséché en » donnant aux eaux un cours différent. L'an- » cien lit s'est rempli de sable, d'herbe et de » broussailles. Maintenant Dieu veut faire re- » prendre à la rivière son premier cours, mais » que de difficultés à surmonter!... Dieu a dit » au soleil : éclaire les hommes, et le soleil a » obéi ; il a dit aux fleuves : coulez, et ils ont » coulé ; à l'herbe : croîs, et elle a crû ; aux » animaux : soyez soumis, et ils ont respecté » cette loi ; il a dit à l'homme : aime-moi, et » l'homme a refusé d'obéir. »

Oui, Messieurs, dans chaque cœur de tous ces millions il y a un esclave garotté, et quand cet esclave devient libre, il retrouve son véritable être, l'état de noblesse, l'état de royauté pour lequel il était créé. M. Casalis a entendu un autre indigène reproduire sinon la lettre, du moins le sens du célèbre mot de Rousseau, que personne n'aurait pu inventer la vie et les discours de Jésus-Christ sans être lui-même plus qu'un homme. Quelqu'un avait dit que l'Evangile pouvait bien être le fruit de l'imagination des blancs. « Des blancs! répartit ironiquement un homme qui ne faisait d'ailleurs aucune profession de christianisme, ils sont en effet bien habiles les blancs! ils font des mai-

sons qui roulent, des fusils, de la poudre, il n'y a que la mort dont ils n'aient pas pu se rendre maîtres, mais avec tout cela je ne les crois pas assez sages pour avoir fait la Bible. » Cet homme sentait que le message de rédemption parlait à sa conscience, et lui arrivait d'en haut. Il était cependant de ces peuples du midi chez lesquels le sentiment religieux semblait presque éteint avant la venue des missionnaires.

Non-seulement les familles les plus dégradées de la terre sont capables d'embrasser le même idéal moral que nous, mais elles ont aussi le même idéal de beauté physique, parce que nous aurions dû appartenir au même type. Les indigènes de l'Australie prirent les premiers Européens qui débarquèrent dans leur pays pour leurs propres ancêtres venus du séjour des esprits, sous des formes plus nobles, pour bénir leurs descendants. Le sentiment de la supériorité physique de l'Européen s'est montré d'une manière aussi naïve mais plus risible dans le cas de ce certain prince africain, qui suppliait l'officier anglais qui faisait son portrait de bien vouloir le peindre blanc. Je crois qu'en thèse générale la tendance du sauvage qui se voit pour la première fois dans un miroir, c'est d'être fort mécontent de sa personne.

VIII

Il y a une espèce de tradition populaire, que les nègres, en tant qu'enfants de Cham, sont irrévocablement livrés aux malheurs qui pèsent sur eux. Messieurs, je crois que la prophétie qui a donné lieu à ce préjugé concernait exclusivement ou du moins essentiellement les Cananéens, la branche la plus civilisée des descendants de Cham. En second lieu, au point de vue de l'Evangile du Dieu bienheureux, aucun malheur sur la terre n'est fatal ou irrémédiable. Si les péchés des pères sont punis sur les enfants, c'est que les enfants comblent la mesure de l'iniquité de leurs pères, ou bien c'est un genre de visitation qui peut devenir pour une âme qui prie une humiliation saine, un moyen d'éducation morale. Les suites matérielles de tel péché peuvent être irrévocables, mais aussi elles se changent en moyens de bien spirituel pour l'âme qui se donne à Dieu. Le relèvement de ce qui paraissait irrévocablement déchu est de l'essence de l'Evangile. Jésus-Christ est venu chercher et sauver ce qui était perdu !

Vous me demanderez peut-être avec un sourire si je crois au relèvement physique des

nègres? Cela rentre dans la catégorie des choses matérielles. Le type paraît définitivement constitué. Toutefois, même dans cette sphère, certaines modifications sont possibles. Au Cap l'on a constaté que les Bosjemans, tribus nomades au dernier degré de l'échelle humaine, quand ils ont été bien nourris pendant deux ou trois générations, se transforment si complétement, qu'ils ne diffèrent en rien, pour la taille et les contours musculaires, des Hottentots les mieux constitués. C'est un fait notoire que le nègre qui revient de l'Amérique en Afrique, a besoin de s'acclimater, quoique à un degré bien moindre que l'Européen, et ce qui est plus important, il a pris une expression plus intelligente et un front moins déprimé. Livingstone observait que les Makololos, tribu bechuana qui a dû se retirer devant ses ennemis depuis les hauts plateaux méridionaux jusqu'aux bords du Chobé, y étaient décimés par des fièvres pestilentielles, quoique leurs propres ancêtres eussent émigré de cette même région chaude et humide. Ces faits montrent, que si le genre humain n'a plus la plasticité des temps où les espèces se sont constituées, ces dernières ne sont pas cependant stéréotypées avec une immobilité absolue. D'ailleurs le type est bien moins disgracié que nous ne l'avions jugé d'après les peuplades d'où venaient la plupart des esclaves, et ce qui le

rend ignoble est la chose même qui est changée par le christianisme, c'est-à-dire l'expression; les animaux ne varient d'une génération à une autre que par la taille, la forme et la vigueur; la gamme que l'homme parcourt en s'élevant ou en s'abaissant est infinie, parce qu'il a une âme, et que son regard en est l'expression. J'ai toujours pensé avec l'auteur des *Horizons célestes* qu'il n'y a point de laideurs irrémédiables. Mettez une idée sous n'importe quel masque, si l'étincelle de l'intelligence y brille, vous le regardez sans effroi. Animez-le d'un sentiment noble, poursuit l'auteur, la flamme jaillit, vous le contemplez saisi d'un irrésistible attrait. Que l'amour, un pur, un généreux amour jette sa lumière sur ces traits, que l'âme y règne, et pendant cette heure d'élévation suprême ce visage sera beau. Rappelons-nous que tout croyant possède au fond de son âme ce principe d'une vie nouvelle qui doit au dernier jour rendre son être entier conforme à l'image glorieuse du Rédempteur.

Nous avons nommé l'Afrique le continent le moins favorisé de tous; il faut ajouter que ses désavantages sont relatifs. L'Africain a de quoi rendre grâces à Dieu; s'il paraît pauvre, c'est parce que nous, nous sommes si riches; c'est parce que ses ancêtres ont eu des marchands d'esclaves pour instituteurs en ces temps mêmes

où les nôtres se trouvaient héritiers naturels de toutes les acquisitions de l'humanité, et possesseurs surtout de l'Evangile de la grâce de Dieu. Du reste, telle infériorité reconnue dans la structure de ce continent sera neutralisée par la suite. Si la navigation a triomphé de la solitude et de l'immensité des mers, dit Carl Ritter, les chemins de fer auront raison des masses continentales.

IX

La prédication directe par les envoyés des sociétés missionnaires n'est pas le seul moyen à l'œuvre pour gagner et relever la pauvre Afrique; la philanthropie chrétienne a su trouver d'autres voies subsidiaires mais efficaces pour mettre ces populations serrées en contact avec notre civilisation. Nous en parlerons dans la conférence suivante. Cette fois permettez-moi de terminer en vous adressant une question : Est-ce seulement à nos sympathies que le sujet dont nous nous sommes occupés fait appel, ou sommes-nous nous-mêmes en cause? Toute douleur est un avertissement de la présence d'un danger ou d'un désordre quelque part. La somme de douleur dont la terre est remplie est preuve que le monde auquel nous

appartenons gît dans le mal; et s'il existe des races plus malheureuses que toutes les autres, c'est un avertissement pour toutes les autres, une forme plus aiguë de la maladie universelle, un symptôme de notre misère, de notre dégradation commune. Ces races chez lesquelles la déchéance humaine éclate avec le plus d'évidence, ne font que manifester le principe du mal qui travaille en nous tous, comme le vice d'une constitution malsaine se montre par quelque maladie locale, s'empare de quelque organe faible ou de quelque membre qui a souffert par des causes accidentelles. La souffrance et la laideur de l'Africain ne sont pas les mesures exactes de sa déchéance, elles révèlent seulement un état moral qui ne comporte point de mesure, une laideur d'âme à laquelle nous participons tous. Cet état hideux d'un si grand nombre de nos semblables, cette histoire qui accable l'imagination, nous disent que nous sommes incapables d'approfondir et d'apprécier le péché de l'homme dans son essence ou dans ses suites. En bien ou en mal nous sommes membres les uns des autres. Quand nous faisons nos réserves pour la liberté morale de l'Africain en disant que le mal ne peut lui avoir été imposé d'une manière irrésistible et fatale, nous souscrivons par cela même à notre propre condamnation; et quand nous nous

réjouissons de ce que le message de paix soit parvenu jusqu'à lui, et le relève de sa dégradation, nous célébrons une grâce qui nous est commune, et qui augmente notre responsabilité aussi bien que la sienne. Nous sommes liés à ces frères déshérités par la triple unité du sang, de la chute et de la rédemption. Puissions-nous dire avec un grand nombre d'entre eux devant le trône de l'Agneau immolé : « Tu nous a rachetés à Dieu par ton sang de toute tribu, langue, peuple et nation ! »



SECONDE CONFÉRENCE.

Dans la précédente conférence nous avons passé en revue d'un côté les principales influences qui écrasent l'Africain, et de l'autre les espérances que la prédication efficace de l'Evangile nous permet d'entretenir à son égard. Maintenant nous devons nous occuper de tout ce qui sert à le mettre en contact avec notre culture religieuse et générale. Ceci m'amène à vous parler essentiellement d'un ordre de faits qui constitue le plus grand de ses malheurs, et qui cependant, par ses conséquences indirectes et imprévues, semble devenir entre les mains de Dieu une occasion capitale de relèvement, le point de départ d'une histoire qui sera toute autre que celle du passé.

I

Pendant bien des siècles, les peuples mahométans eurent le monopole de l'importation des

esclaves africains. Etant en possession du nord du continent et du sud-ouest de l'Asie, ils se trouvaient eux seuls en contact avec les pays des nègres, eux seuls aussi fixés dans des contrées où le travail des nègres fût profitable. La traite se faisait alors uniquement par terre, au moyen de ces immenses caravanes qui se rendaient du Darfour et Kordofan en Egypte, ou qui depuis le Soudan traversaient le Sahara et l'Atlas. Le nombre d'esclaves introduits par ces voies dans les pays musulmans était assez considérable pour donner lieu à l'idée très-répandue autrefois en Europe, que les infidèles qui foulaient le sol de la Terre-Sainte étaient tous des noirs. Au temps des croisades, l'aubergiste bon chrétien qui choisissait pour enseigne une tête de Sarrasin, ne manquait pas de se faire peindre une figure de nègre réunissant tout ce que la réalité et l'imagination pouvaient fournir d'horrible. Ce préjugé se retrouve même dans la littérature élevée; Othello, le vaillant Maure de Shakespeare, est censé être un nègre.

Avec l'appauvrissement progressif des peuples mahométans, la traite par la voie des terres-fermes a beaucoup perdu de son importance. Toutefois, bien des victimes encore, les mains liées derrière le dos, le cou retenu dans une fourche de bois, le désespoir dans le cœur, doivent mesurer de leurs pieds fatigués et sai-

gnants l'immense intervalle qui sépare les ruines de leurs villages des marchés du Caire et de Tripoli. Toutes les années un certain nombre d'entr'eux succombe aux mauvais traitements et à la fatigue de cette longue route, et quand l'un de ces infortunés se laisse choir sur le sable et que le fouet ne peut plus le remettre en marche, le conducteur de la caravane descend de son chameau, et avant de l'abandonner lui coupe les deux oreilles qu'il salera pour les conserver et les présenter lorsqu'il rendra ses comptes; comme les bergers des Alpes conservent la peau du mouton qui a péri parmi les rochers.

Il faut ajouter que ces esclaves une fois arrivés à leur destination, sont en général mieux traités que leurs frères dans les pays soi-disant chrétiens. Les Turcs, les Arabes et leurs coreligionnaires, ont conservé à l'esclavage son caractère patriarcal; le serviteur acheté est comme un membre de la famille. S'il embrasse la foi d'Islam, il doit, d'après le Koran, recevoir immédiatement sa liberté. Si une femme esclave porte un enfant à son maître, elle devient libre, et son enfant doit recevoir sa part de l'héritage paternel. La religion mahométane accepte certains maux de la société qu'un christianisme conséquent ne peut tolérer, mais aussi elle a pu les régler et les rendre moins

extrêmes; en même temps l'absence générale d'industrie et même de toute agriculture sérieuse dans ces pays, fait qu'il n'existe guère la tentation de violer ses restrictions.

II

Le Portugal encouragea l'introduction d'esclaves nègres dans ses premiers établissements en Afrique dès l'année 1481. Il fut la première puissance chrétienne à entrer dans cette voie; son exemple devait être trop tôt suivi par les Espagnols du Nouveau-Monde. L'introduction des premiers esclaves africains dans les Antilles espagnoles eut lieu en 1503, mais la traite ne commença réellement d'une manière suivie et sur une échelle considérable que quatorze ans plus tard, par suite du zèle aveugle d'un prêtre bien intentionné.

Voici l'explication de ce fait paradoxal : vous savez que les premiers colons de St-Domingue et de Cuba traitaient les indigènes avec la dernière cruauté. Ils se les distribuaient entre eux comme corvéables à merci, les employant aux mines et à d'autres travaux au-dessus de leurs forces. Ces malheureux mouraient à la peine en grand nombre, d'autres aimaient mieux s'enfuir dans les montagnes et y périr

de faim. En 1508, seize ans après la découverte de l'île par Colomb, les habitants avaient tellement diminué, qu'il était déjà évident que la race entière s'approchait rapidement de son extinction. Alors Ovando, le gouverneur, eut recours à un expédient qui est une révélation épouvantable de l'égoïsme et de la perfidie dont un cœur humain peut être capable : il envoya une flotte aux îles Bahamas, inviter les habitants à se mettre à bord pour venir dans un pays délicieux où demeuraient les esprits de leurs ancêtres. Les commandants espagnols se disaient envoyés de la part de ces derniers pour chercher leurs descendants, afin qu'ils pussent jouir au plus vite du même bonheur qu'eux. Ces simples peuplades accueillirent avec joie cet évangile de mensonge, et se laissèrent transporter à Saint-Domingue les unes après les autres, jusqu'à ce que 40,000 êtres fussent venus combler les vides dans les troupeaux espagnols et trouver un enfer dans ce ciel qu'on leur avait promis. Les prêtres et les moines dominicains chargés de la mission catholique dans les Antilles, protestèrent avec énergie contre les atrocités commises par leurs compatriotes ; Bartholemé Las Casas surtout se distingua dans cette lutte généreuse. Il trouva accès auprès du lit de mort du roi Ferdinand de Castille, et plaida la même cause auprès du

cardinal Ximènes, et dans les conseils du jeune Charles V. C'est alors qu'emporté par sa compassion exclusive pour les indigènes des Antilles, il proposa de les remplacer par des esclaves africains. Le travail d'un nègre, disait-il, vaut celui de quatre Indiens, et le premier survivra tandis que nous tuons les autres. Ximènes sentit l'inconséquence qu'il y avait à acheter du répit pour les uns en en vouant d'autres à l'esclavage, mais les ministres flamands de Charles V écoutèrent Las Casas, et la traite africaine fut régulièrement instituée. Avertissement salutaire aux réformateurs de tout genre et de tous les temps, de ne jamais violer le droit, même au profit d'une pensée généreuse. Les Indiens ne furent pas sauvés, car sous le régime de leurs impitoyables maîtres ils furent bientôt consumés jusqu'au dernier homme, mais une autre race plus résistante succéda à leur héritage de larmes et de désespoir.

Les Portugais dans l'Amérique du sud adoptèrent naturellement le mode de recrutement de travailleurs déjà en usage dans leurs établissements sur la côte de l'Afrique. La prise de la Jamaïque fit des Anglais à leur tour un peuple possesseur d'esclaves. L'année 1620 vit la désembarcation et la vente d'une vingtaine de nègres à Jamestown en Virginie. Portée incalculable d'un premier pas dans une mauvaise

voie!!... S'il y a aujourd'hui quatre millions d'esclaves sur le sol des Etats-Unis, si depuis la terrasse du capitole de Washington les regards sont attristés par le spectacle d'un dépôt d'esclaves, c'est parce que les colons de Jamestown n'eurent pas des principes assez sévères pour renvoyer ce misérable petit négrier.

Ce fut dans cette même année, 1620, que la bonne barque *Fleur-de-Mai* transporta aux rives de la Nouvelle-Angleterre la première émigration puritaine, ces réfugiés de la foi auxquels doit être attribué tout ce qui est grand dans le passé ou dans l'avenir de leur pays. Ces deux navires faisant voile en même temps pour le même continent, et avec des charges si différentes, ne sont-ils pas des symboles saisissants de cette lutte morale, de cette tentation au mal, de cette sollicitation au bien, qui décident du sort des peuples comme aussi de l'avenir des âmes?

L'on cherchait de bonne heure à introduire des esclaves dans les colonies puritaines, mais celles-ci ne s'y trompaient pas et déclarèrent leur détermination de traiter en meurtrier tout voleur d'homme qui apporterait sa marchandise chez eux. Plus tard la résistance de cet instinct d'hommes religieux et libres fléchit pour un peu de temps, mais en 1701 l'esclavage fut de nouveau et définitivement défendu

dans le territoire de Massachusets, et si je ne me trompe, dans les autres Etats aussi de la Nouvelle-Angleterre.

Ainsi, au XVIIe siècle, les principales puissances de l'Europe : l'Espagne, la France, l'Angleterre, le Portugal, la Hollande, se trouvaient avoir remplacé les Mahométans comme propriétaires d'esclaves nègres; et toute la portion défrichée de l'Amérique tropicale était cultivée par des travailleurs arrachés à un autre continent et transportés chargés de chaînes à travers l'océan.

III

La mortalité qui a toujours régné parmi les esclaves comparés aux hommes libres et le désir de faire de nouveaux défrichements, tendaient naturellement à donner une extension toujours plus grande à la traite, tandis que le besoin d'économie dans le transport amenait les armateurs à donner aussi peu d'espace que possible à ces voyageurs involontaires. Les négriers étaient donc construits pour cet usage spécial; la hauteur des ponts variant de 3 à 5 $^1/_2$ pieds, un homme pouvait rarement s'y tenir debout, et quelquefois ne pouvait pas même s'y tenir assis; chacun occupait à peu

près la place qu'il aurait eue dans un cercueil. Là, dans une atmosphère étouffante et fétide, les victimes de la cupidité européenne étaient étendues sur le plancher, enchaînées deux à deux, blessées par le roulis du navire, plongées dans des immondices qu'on enlevait ou que l'on distribuait plus également de temps à autre en inondant d'eau de mer le plancher et ses occupants. En moyenne, un quart des esclaves mourait pendant la traversée, mais comme ils coûtaient peu de chose sur les bords de l'Afrique, l'armateur estimait cette perte moindre que les frais d'une installation plus supportable. Il va sans dire que l'on donnait à la santé des nègres tous les soins compatibles avec l'économie : par le beau temps on les faisait monter sur le pont par escouades successives, une chaîne passée à travers les fers de tous et ensuite assujettie à bord, afin que personne ne se suicidât en se jetant à la mer; alors il leur fallait sauter en l'air au son du tambour, puis on les redescendait dans leur affreux réduit.

IV

Ce n'est pas sans une sensation de pénible surprise, que l'on parvient après quelque réflexion, à constater le fait que l'émigration

forcée des nègres est probablement le plus prodigieux déplacement de masses humaines qui ait jamais eu lieu sur la terre. Les vastes migrations des hordes asiatiques, ancêtres des peuples du centre et du nord de l'Europe, se faisaient par centaines de milliers, j'en conviens, mais cela en une fois, et alors la nation avait changé ses foyers. Si l'on pouvait réunir la multitude de colons blancs partis pour l'Amérique depuis trois siècles, elle se trouverait probablement égale ou supérieure à celle qui, pendant les quelques siècles de migration active, avant et après l'ère chrétienne, a passé successivement sur ce qu'on appelait la voie sacrée, au nord de la mer Noire. Ces colons américains sont représentés aujourd'hui dans le Nouveau continent par trente millions de blancs à-peu-près ; les nègres sont au nombre de neuf millions. Or pour arriver à ces deux chiffres, il est incontestable que plus de noirs que de blancs ont dû faire voile pour l'Amérique. Les blancs sont trois fois plus nombreux aujourd'hui, mais leurs ancêtres s'étaient accrus prodigieusement dans des circonstances favorables.

La majorité des Anglo-Saxons des Etats-Unis est descendue des colons qui arrivaient dans la Nouvelle-Angleterre, par de fort petits contingents, pendant les cent-cinquante ans qui

précédèrent la guerre d'indépendance. Les anglais, lors de leur conquête du Canada, en 1760, y trouvèrent 80,000 français. Aujourd'hui, cent ans après, et sans aucun renfort d'émigration, les descendants de ces 80,000 dépassent le million. Les noirs, au contraire, subirent d'abord les horreurs de la traversée, et ensuite des conditions d'existence telles, que dans les lieux où la plupart d'entr'eux étaient conduits, les morts excédaient les naissances; il aurait même fallu la traite sur une échelle considérable pour les empêcher de diminuer. D'après l'*Encyclopédie d'Edimbourg*, il y aurait eu environ 45,000 vies de nègres sacrifiées annuellement vers la fin du siècle dernier, en comptant et ceux qui succombaient à la traversée, et les excès de décès sur les naissances dans les Antilles; ce chiffre ne paraîtra pas exagéré, lorsque nous nous rappellerons qu'aujourd'hui encore, la consommation annuelle de nouveaux venus, qui ne font que combler les vides dans la population esclave de Cuba seule, est estimée par des hommes compétents à 20,000 au moins. *La Revue Presbytérienne du Sud*, journal américain, partisan de l'esclavage, assure que pendant l'espace de 178 ans, à peu près deux millions d'esclaves furent transportés aux Antilles britanniques; et, au moment de l'émancipation, ils n'étaient repré-

sentés que par 780,993 âmes. Il est certain que durant les vingt-sept années d'intervalle entre la cessation de la traite et l'émancipation, le nombre des nègres à la Jamaïque avait diminué de $^{7}/_{00}$ environ, et dès lors il s'est accru rapidement. D'après la revue précitée, il se serait introduit 800,000 esclaves dans St-Domingue depuis 1680, et en 1776 il n'en restait que 290,800. A la paix d'Utrecht, l'Espagne transféra à l'Angleterre l'*assiento* ou contrat pour fournir d'esclaves les Antilles espagnoles; commerce lucratif que la France avait possédé. Le gouvernement anglais prit l'engagement que ses ressortissants introduiraient 144,000 nègres dans les trente ans qui suivraient la signature du traité; c'était à raison de 4,800 par an; dans ces temps-là il n'est guère probable que le chiffre annuel de colons blancs pour le continent entier dépassât celui-là, et en ce cas l'émigration forcée pour les Antilles espagnoles seules, aurait égalé l'émigration volontaire pour toute l'Amérique. Nous apprenons de documents officiels, que dans la seule année 1789, il y eut 35,265 esclaves d'introduits dans la partie française de l'île de Saint-Domingue..... Donc un nombre égal à la moitié des habitants de ce canton, transportés dans une seule année, par une flotte de 119 grands vaisseaux, à la seule île de Saint-Domingue,

et les quelques milliers de morts durant la traversée non-compris!.....

Sans qu'il soit possible de faire une statistique exacte, je crois que ces aperçus suffisent pour établir la thèse que j'ai osé avancer tout à l'heure et qui doit au premier-coup d'œil paraître à chacun une exagération. Oui, Messieurs, ceux qui ont traversé l'Atlantique dans les fers sont plus nombreux que ceux qui l'ont traversé librement pour se chercher de nouveaux foyers. Ce prodigieux déplacement de masses humaines, accompagné d'une si cruelle prodigalité de vies, est une œuvre de ténèbres aux proportions colossales comme son iniquité. Quel chapitre dans notre histoire, et quelle place ce chapitre prend aux yeux de Celui qui entend les sanglots de tout être souffrant! C'est bien ici un cas où les chiffres perdent de leur aridité et deviennent éloquents. Quelle langue d'homme pourrait raconter, et quelle imagination pourrait se figurer la somme de douleurs qui se laisse entrevoir à la pensée de ces neuf millions, représentant les survivants de tant d'horreurs!... Que de cœurs brisés, que d'êtres arrachés aux lieux et aux personnes qui leur étaient chères, car l'affection de famille est une des vertus du nègre; que de foyers désolés dans l'Afrique, que d'agonies sans espérance ni consolation sur les grosses

eaux! Et que d'amertume attendait les survivants sur ces rives où ils allaient se trouver condamnés à vivre en bêtes de somme, livrés, eux et leurs familles aux caprices de maîtres absolus, voués dans leurs personnes et dans leur postérité à un travail dont d'autres devaient recueillir les fruits.

Nous entendons quelquefois beaucoup vanter le bon vieux temps, mais je m'avoue plus satisfait de la morale publique actuelle, quelque immenses que soient ses lacunes, que de celle des temps où les principales nations de l'Europe s'arrachaient l'*assiento* comme un privilége. J'aurais dû dire à propos du traité d'Utrecht, que sur les 144,000 esclaves que le commerce anglais devait transporter aux colonies espagnoles, la reine Anne se réservait expressément le droit d'en fournir le quart par ses propres agents. Sa Majesté britannique voulait se procurer de l'argent de poche, en profitant d'une aussi bonne occasion de se faire marchande d'esclaves en grand.

V

Pour ne pas vous laisser sous une impression exagérée de l'action destructrice exercée par la traite et par ses suites, je dois ajouter que c'est

aux Antilles que les maux de l'esclavage atteignirent leur plus grande intensité. Les colons espagnols surtout adoptèrent l'odieux calcul de Legrée, qu'ils suivent encore, savoir que tirer parti d'un esclave jusqu'à extinction, puis en acheter un autre, revient meilleur marché que de le soumettre à un travail modéré. Les raffineries de sucre pendant la saison des grandes opérations, c'est-à-dire pendant huit à dix semaines, exigent un travail incessant nuit et jour, pareil à ce qui a lieu aux pressoirs, dans nos pays de vignoble, durant la semaine de vendange. Si les planteurs entretenaient autant d'esclaves qu'il leur en faudrait pour ces moments de presse, ils ne pourraient les employer utilement le reste de l'année; d'un autre côté il leur serait difficile et onéreux de trouver des bras supplémentaires pour le temps où la besogne est doublée; de là, la tentation d'adopter dans ce genre d'établissements la méthode de travaux forcés pendant la fabrication, alternant avec des travaux raisonnables durant le reste de l'année. Un nègre adulte, bien portant, et de force moyenne, succombe en général après 7 ou 8 ans de ce régime.

L'état des Antilles françaises, à en juger d'après les calculs de la Revue américaine précitée, semble avoir approché le plus celui des Antilles espagnoles. Les possessions anglaises

occupaient le troisième degré dans cette odieuse échelle de barbarie, séparées toutefois du premier par un assez grand intervalle, car les excès de morts sur les naissances, constatés dans la Jamaïque pendant les 27 ans qui ont suivi la cessation de la traite jusqu'à l'émancipation, sont égalés dans Cuba sur le même nombre d'esclaves, dans l'espace de deux ans. Cependant, dans la première île, l'absence d'un grand nombre de propriétaires qui faisaient gérer leurs plantations par des intendants, devait exposer les nègres à un régime plus dur et plus arbitraire, que si les maîtres eussent été sur les lieux. L'état de la population noire du Brésil doit être supérieur, car je crois qu'elle tend à augmenter au lieu de diminuer malgré l'abolition récente de la traite.

C'est en arrivant aux Etats-Unis que nous sommes forcés de reconnaître dans la rapide augmentation de la population nègre, l'indice d'une véritable prospérité relative. La lecture de l'*Oncle Tom* nous a familiarisés avec les souffrances des esclaves américains, mais en présence du fait qu'ils augmentent presque aussi vite que la population blanche, il est impossible de méconnaître qu'ils doivent se trouver dans des conditions tout autres que celles qui leur étaient faites aux Antilles. Cela peut être attribué à plusieurs causes : d'abord,

l'effet d'une forme de christianisme plus pure, amenant les maîtres à avoir plus d'égards pour leurs semblables; en second lieu, l'effet moralisant du protestantisme sur les esclaves eux-mêmes. Dans la Louisiane, on a constaté plus de moralité et une augmentation de population plus prompte chez les noirs élevés par les Américains, que chez ceux qui appartiennent aux créoles du même état; ensuite le séjour des propriétaires sur leurs plantations au milieu de leurs serviteurs, comme ils les appellent, exerce une grande influence; les enfants du maître ont leurs petits contemporains noirs, leurs futurs esclaves, pour compagnons de leurs jeux. Enfin, l'extension qu'a prise la culture du coton, comparée à celle du sucre ou du riz, contribue pour beaucoup à rendre la vie des nègres américains plus supportable, car ces cultures-ci sont aussi mortelles aux Etats-Unis. Un rapport d'une société agricole de la Louisiane, en évaluant les dépenses que nécessite l'exploitation d'une plantation de cannes à sucre bien organisée, porte la perte annuelle des esclaves à deux et demi pour cent en sus des naissances.

VI

Sur neuf millions de nègres dans le Nouveau-Monde, deux millions à peu près sont libres: ceux de Haïti, depuis le commencement du siècle; ceux des Antilles britanniques, depuis un quart de siècle, et encore un certain nombre de dispersés dans les Etats-Unis, dans Cuba et Porto-Rico. Les sept millions d'esclaves appartiennent aux Etats-Unis, au Brésil et aux Antilles espagnoles.

Je vous entretiens aussi longuement de ces populations, parce qu'elles forment une Afrique de dehors, une Afrique plus en contact avec la civilisation chrétienne que ne peut l'être l'Afrique originale, une Afrique enfin qui est destinée à agir puissamment sur l'autre. C'est une chose unique dans l'histoire, que cette vaste émigration, par laquelle une grande partie des forces vitales d'une race a été violemment transportée au-delà de l'océan, afin d'y préparer à son insu l'avenir du continent d'où elle est sortie. L'émigration polonaise, l'émigration italienne, faisaient il y a quelques années du bruit dans les cercles politiques; qu'elles sont pourtant microscopiques, comparées à cette émigration africaine, dont le chiffre dépasse la

population entière de l'empire du Maroc et de l'Algérie réunis. La vie de l'Afrique à venir est en germe en Amérique. L'on pourrait établir une comparaison avec ces colonies anglaises qui portent le sang, la langue et la religion de leur race, dans tous les espaces inoccupés du globe; mais les colons anglais savent ce qu'ils font, et dans l'enfance de leurs établissements, ils jouissent de la protection de la mère patrie, et participent à sa vie intellectuelle et morale, tandis que ces multitudes d'Africains ont été enlevées malgré elles, pour recevoir dans des pays lointains, un baptême qu'elles ne connaissaient pas. Le meilleur parallèle historique serait avec les Juifs de la dispersion, qui, depuis le temps d'Esdras à Jésus-Christ, formaient un Israël extérieur, exerçant une influence plus efficace au point de vue de la vocation nationale, que leurs frères qui demeuraient au foyer de la théocratie.

Il est donc entendu que tout ce que je puis dire ici du développement des Africains de dehors, fait légitimement partie de notre sujet. Les Wesleyens et les Moraves se sont constitués les instituteurs des nègres des Antilles britanniques; l'église méthodiste épiscopale et les baptistes, ont fait le même office pour ceux des Etats-Unis. Dieu a fait aboutir au bien les crimes des hommes, et maint esclave

courbé sous un joug cruel et avilissant, est devenu dans son âme l'affranchi du Seigneur.

VII

Les partisans de l'esclavage ne manquent pas de se prévaloir des heureux résultats indirects de l'institution. L'on raconte d'un certain Pedro Blanco, propriétaire du grand entrepôt d'esclaves, à Gallinas, et homme sans entrailles si jamais il en fut, qu'il prétendait faire son commerce par humanité : « Tandis que les missionnaires, disait-il, convertissent à peine quelques nègres, moi j'en envoie chaque année des milliers au Brésil et à Cuba, où l'on en fait aussitôt des chrétiens. » Je n'ai pas besoin de réfuter longuement ce raisonnement hypocrite; si l'homme qui fait le mal est justifié par le bien que Dieu en tire, les fils du patriarche avaient alors raison de vendre leur frère Joseph; lui-même leur dit : « Ce que vous aviez pensé en mal contre moi, Dieu l'a pensé en bien. » Que dis-je, ce raisonnement justifierait les meurtriers du Sauveur, eux dont les mains iniques ont été des instruments au service de la miséricorde suprême.

L'esclavage s'est trouvé être le moyen de mettre les Africains à portée de l'Evangile·

Celui qui ménagea la rencontre de Philippe avec l'officier éthiopien, sur la route solitaire de Jérusalem à Gaza, a permis que l'Amérique devînt le lieu de rendez-vous de ces européens et de ces africains, qui n'auraient pu ailleurs être en contact d'une manière aussi intime, et sur une aussi grande échelle. Mais l'esclavage n'en a fourni que l'occasion, la condition matérielle du contact ; tous les effets qui lui sont propres, viennent s'opposer directement au développement moral de ses victimes. Les méthodistes rencontraient la plus brutale opposition de la part des planteurs de la Jamaïque. Les planteurs des Etats-Unis ont compris que la piété augmente la valeur mercantile de l'esclave, mais partout où la population noire est nombreuse, il est défendu sous des peines sévères de lui enseigner à lire ou à écrire, cela nuirait à sa docilité ; même le noir libre doit rester ignorant, de peur qu'il ne devienne capable de rêver ou de comploter la liberté de ses semblables. Une loi de la Caroline du Sud, en date de 1740, punit d'une amende de 2,500 fr., toute personne qui enseigne l'écriture à un esclave, ou qui l'emploie comme écrivain. Un statut protecteur, voté la même année, par les mêmes hommes, punit d'une amende de 2,500 fr., le maître qui a coupé la langue ou crevé les yeux à son esclave. Lui crever les yeux, ou lui en-

seigner à écrire, c'est tout un au jugement de la loi! Un décret du même état, en 1800, déclare illégale toute assemblée de nègres, esclaves ou libres, qui aurait pour but l'instruction; les agents de la force publique sont requis de pénétrer dans de telles assemblées, de les disperser, et s'ils le jugent convenable, d'infliger « aux susdits nègres, libres ou esclaves..., tels châtiments corporels qui n'excéderont pas 20 coups de fouet. »

La législation est semblable dans plusieurs autres états du sud. Dans la ville de Savanne, toute personne de couleur qui tiendrait une école pour enseigner la lecture ou l'écriture, est passible d'une amende de 150 fr. pour chaque délit, ou bien de 10 jours de prison avec 39 coups de fouet. Il n'y a pas longtemps que la police de Washington opéra une descente dans le local d'une espèce de société d'instruction et de secours mutuels, formée par des hommes de couleur; il s'y trouvait 24 hommes, une Bible, la Morale de Sénèque, et un papier de souscription pour l'achat de la liberté d'une négresse. Pour ce délit, l'un des assistants, un esclave, reçut le fouet; des hommes libres, quatre furent envoyés à la pénitentiaire, et tous eurent à payer de lourdes amendes.

Dans quelques états, tels que la Géorgie et la Caroline du Sud, il n'y a aucune garantie

pour la liberté religieuse de la population noire. Tout juge de paix est autorisé par la loi à disperser leurs assemblées, et tout esclave trouvé à une réunion religieuse défendue, « peut être immédiatement corrigé sans procès par l'application sur le dos de 25 coups donnés avec un fouet, une houssine ou un nerf de bœuf. » Je cite le texte de la loi, qui n'est guère exécutée pour le moment, mais pourrait toujours l'être, étant remise à la discrétion du magistrat.

L'esclavage présente un obstacle immense à la vie religieuse par l'état d'immoralité qu'il entretient. Le mariage d'un esclave n'a aucune valeur légale, car le mariage est un contrat, et la loi maintient rigoureusement l'incapacité de celui qui ne s'appartient pas de faire un engagement quelconque. Les mœurs qui en résultent ne peuvent être décrites ici. Cependant plusieurs de ces malheureux aiment à se faire illusion et font bénir leurs unions. Dans ce cas le ministre a soin de retrancher les paroles solennelles de la liturgie anglicane mises dans la bouche de l'époux : « Jusqu'à ce que la mort nous sépare, » et il les remplace par la formule plus prudente : « Jusqu'à ce que des circonstances inévitables nous séparent. » En effet, le caprice d'un maître, ou la liquidation d'une propriété peuvent séparer à tout mo-

ment les familles les plus unies, et alors cette femme, veuve d'un vivant, sera donnée à un autre par son nouveau maître.

VIII

Malgré ces iniquités, il demeure toujours vrai que le malheur est la préparation la plus efficace pour amener à l'Evangile les âmes qu'il n'endurcit pas. Jésus est venu pour évangéliser aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé; pour publier aux captifs la délivrance, pour mettre en liberté ceux qui sont foulés. Dieu a choisi les choses faibles de ce monde pour rendre confuses les fortes; et les choses viles de ce monde, et les méprisées, même celles qui ne sont point, pour effacer celles qui sont. Les oncles Tom sont trop rares parmi les cotonniers du Mississipi, mais ils sont plus nombreux que les maîtres chrétiens. La piété des nègres a quelque chose de naïf et d'enfantin, elle se ressent à la fois de l'absence forcée de toute culture et de l'excessive impressionnabilité de leur nature. Une réunion de prières où l'assistance est composée de gens de couleur, présente, dit-on, un vacarme de gémissements, de cris de jubilation, de gesticulations violentes et grotesques, peu édifiant pour des

européens; mais cette piété a une qualité qui compense le manque de décorum, elle est réelle. Il est arrivé dernièrement à une dame anglaise voyageant dans les états du sud, d'assister à une réunion où la plupart des personnes présentes, appartenant à une plantation du voisinage, devaient être mises en vente dans le courant de la semaine. Voici la conclusion de la prière d'un de ces hommes qui était sur le point d'être séparé de ses frères, sans savoir s'il lui serait donné de conserver sa propre famille, et sans pouvoir rien deviner des circonstances dans lesquelles il allait se trouver:

« Sois notre guide partout où nous serons conduits; ne nous éloigne pas trop de ta maison; ou si nous devons être privés des assemblées de Sion, que ta présence nous soit plus que tout temple terrestre! Oh, ne nous place pas où nous serions tentés au-delà de nos forces! rends-nous humbles, débonnaires, conséquents, si semblables à Christ que nous puissions en gagner d'autres à l'aimer! Pendant une année nous avons fait notre culte ensemble comme des frères. Qu'il nous soit donné de nous rencontrer là où le temps ne se mesure pas par des années, où il n'est pas marqué par des vicissitudes, dans cette sainte Jérusalem d'en-haut, où le péché est fini, où les adieux sont inconnus, et où Dieu lui-même essuiera toute larme de nos yeux. »

La meilleure preuve de la réalité de la piété des nègres, c'est le fait bien connu qu'elle ajoute à leur valeur vénale. Un prédicateur, un ancien d'un troupeau nègre, ou un chrétien quelconque bien connu comme tel, se vend toujours cher. L'on a vu dans les annonces d'un journal du sud, parmi les qualités d'un esclave, celle-ci : « Il est un fameux prédicateur et il possède un don de prière remarquable. » Comme le genre des ventes publiques est le même partout où il y en a, il est facile de concevoir que l'énumération des dispositions religieuses de la marchandise humaine rentre dans les fonctions du crieur, et se fait d'une manière qui serait hautement comique, si elle n'était avant tout hideuse et blasphématoire. Nous avons sous les yeux, dit la *Revue de Londres*, l'histoire authentique d'une vente, où les enchérisseurs semblaient s'arrêter à douze cents dollars. « Il a été converti il y a quatre ans, il vaut un prédicateur parmi votre engeance, » hurla le crieur.... 1,250, 1,300, 1,400 dollars. « Il a le Saint-Esprit, il peut prier, chanter, exhorter ; il observe tous les commandements ; il prêche comme l'évêque ! » et après une vigoureuse concurrence, l'esclave chrétien, ancien de son église, a été adjugé pour 1,850 dollars. C'était 1,200 pour l'homme physique, 650 en sus pour le chrétien !

IX

Il est donc vrai que la traite et l'esclavage ont mis une nombreuse émigration nègre en contact avec l'Evangile; mais il est également vrai que pour amener à bonne fin tous les résultats de ce contact, il fallait par la suite abolir et la traite et l'esclavage.

Le premier coup de hache fut porté au colosse par la persévérance et le dévouement d'un seul homme. Il y a à peu près 95 ans, qu'un anglais riche et pieux, Granville Sharpe, aperçut un pauvre petit nègre grelottant de froid sur un quai de Londres; c'était un esclave des Antilles, amené en Angleterre par son maître. Sharpe réclama sa liberté, vu que l'esclavage n'était plus reconnu par la loi dans les îles britanniques mêmes. Le cas fut porté devant un tribunal, de là devant un tribunal supérieur, puis devant une cour d'appel; le propriétaire de l'esclave et le champion de sa liberté étaient également décidés à vider la question, et le procès devait leur coûter le rachat de peut-être 100 esclaves. Enfin, la chambre des pairs décida en dernier lieu en faveur du nègre, et voulut que dorénavant, dès qu'un esclave toucherait le sol de la libre Angleterre, ses fers se briseraient de par la loi.

Le 22 mai 1787, Wilberforce, Clarkson, Sharpe et quelques autres, animés des mêmes sentiments, se constituèrent en comité formel pour agir sur l'opinion publique en vue de l'abolition de la traite. La révolution française vint bientôt présenter à ces amis des nègres l'espoir de changements plus radicaux que ceux qu'ils pouvaient obtenir de leur propre pays, plus lent à s'émouvoir, et Clarkson alla à Paris conférer là-dessus, avec les membres les plus éminents de l'Assemblée nationale. L'idée de l'émancipation complète sourit à des hommes qui étaient alors dans la première ivresse de la liberté, et cette mesure, grande mais périlleuse, fut décrétée d'enthousiasme sans aucune précaution préliminaire. Les colons et les noirs des Antilles françaises étaient les uns et les autres peu préparés à un tel changement, et peu propres à le faire tourner à bien; les premiers faisaient tout pour rendre illusoire le décret de l'Assemblée, les derniers ne voyant dans la liberté que l'occasion de se venger de leurs anciens oppresseurs. De là les horreurs d'une guerre civile, le massacre des blancs de Saint-Domingue, et la destruction des plantations de cette magnifique île, apparemment perdue dès-lors à la civilisation, et rayée du nombre des pays producteurs.

Cet exemple augmentant démesurément les

préjugés contre lesquels Wilberforce et ses amis avaient à lutter en Angleterre, le triomphe de leur cause en fut de beaucoup retardé. Enfin, après vingt années de discussions, l'acte pour déclarer illégal et punissable la traite sous pavillon britannique, ou par des sujets britanniques, passa aux deux chambres, et reçut l'assentiment royal au mois de janvier 1807. Le congrès américain venait aussi de faire une loi semblable. Les deux gouvernements avaient été devancés par la législature locale de la Caroline du sud, qui depuis 1787 défendait dans cet état l'introduction d'esclaves pris sur la côte d'Afrique, non par motif d'humanité, mais pour ne pas laisser détériorer la qualité des esclaves bien disciplinés, en y mêlant des éléments plus sauvages.

Les longues guerres de l'empire finies, l'Angleterre obtint des puissances maritimes, la détermination d'envisager la traite comme un acte de piraterie, de garder les côtes africaines, et de confisquer les négriers que l'on découvrirait, n'importe sous quel pavillon. Je ne vous parlerai pas de tous les démêlés qui eurent lieu depuis lors à ce sujet; la surveillance des côtes a fini par tomber de fait à la charge de l'Angleterre presque seule, et le droit de visite, à propos duquel elle accordait une réciprocité entière à toutes les autres puissances, a man-

qué plus d'une fois de lui attirer la guerre avec la France et les Etats-Unis. A l'heure qu'il est, la question n'est pas réglée, et c'est à leurs périls et risques, que les marins anglais abordent tout bâtiment portant le pavillon français ou américain. Si leur sagacité leur fait défaut, et qu'ils se trouvent avoir arrêté un vaisseau de commerce légitime, cela passe pour un grave délit et un outrage au drapeau. C'est une police à laquelle il n'est pas permis de constater si tel passant est voleur ou honnête homme. L'Espagne et le Portugal se sont associés aux actes des autres puissances, mais sans sincérité; ce sont essentiellement leurs ressortissants qui continuent la traite, et si un gouverneur de Cuba s'avisait de prendre au sérieux les obligations que son pays a contractées, il serait aussitôt rappelé. Le Brésil vient de se rendre aux instances de l'Angleterre, et de fermer ses ports aux négriers.

X

L'établissement de Sierra-Léone fut choisi par le gouvernement anglais comme le lieu de refuge où ses croiseurs mèneraient les négriers qu'ils parviendraient à saisir, et où ils débarqueraient les esclaves libérés. Cette colo-

nie devint ainsi une immense école, où les débris confus de plusieurs tribus différentes, et souvent hostiles entre elles, pouvaient demeurer en sécurité et se fondre graduellement dans une commune civilisation chrétienne. Et que de fois de proches parents séparés depuis des années, et se croyant perdus les uns pour les autres, se sont retrouvés sur son rivage hospitalier. A chaque nouvelle cargaison arrachée aux vendeurs d'hommes, des anciens libérés, habitants de Freetown, accourent au bord de la mer pour voir s'il se trouve des leurs parmi les arrivants. Les nègres débarqués sont entretenus aux frais du gouvernement jusqu'à ce qu'ils aient appris à se pourvoir à eux-mêmes, et se soient fondus avec leurs devanciers. Le ralentissement sensible de la traite a naturellement beaucoup diminué le nombre de captures, cependant la population d'esclaves libérés a atteint le chiffre de 60 à 70,000 âmes, et un grand nombre d'autres sont rentrés peu à peu dans leurs foyers, à mesure que la cessation de la traite leur offrait plus de sécurité dans leur lieu d'origine. Dans les trois années qui précédèrent 1838, il n'y avait pas moins de 13,000 nègres enlevés à leur cruel sort, et relâchés à Freetown. Toute cette population est devenue comparativement ordrée et laborieuse, et elle est sous l'influence de la vérité

chrétienne autant peut-être qu'un peuple quelconque de l'Europe. Un institut anglican y prépare de jeunes missionnaires pour les pays païens du voisinage; les wesleyens font, je crois, de même; et tout indigène qui retourne dans ses foyers après un séjour à Sierra-Léone, se trouve être volontairement ou involontairement un agent pour répandre des idées saines et des goûts de civilisation.

La colonie avait été d'abord constituée sur une base agricole, mais depuis 1839 les hommes de couleur se sont toujours plus voués au commerce. Dans cette année-là, quelques habitants de Freetown, qui avaient fait de petites économies, eurent l'idée de se lancer dans une entreprise commerciale avec les rivages mêmes d'où ils avaient été enlevés comme esclaves. Ils achetèrent du gouvernement un petit bâtiment qui avait été pris par les croiseurs, le chargèrent de produits de l'Europe et de Sierra-Léone, lui donnèrent un équipage d'Africains arrachés à l'esclavage comme eux-mêmes, et encouragés par la présence des croiseurs anglais, mirent à la voile pour Badagry. L'aventure ayant un plein succès, deux négriers transformés suivirent bientôt le premier, et depuis lors un commerce de cabotage, vigoureusement mené, absorbe l'attention des colons noirs; ce qui est un bien, car chaque commerçant provoque une produc-

tion agricole beaucoup plus grande que tout ce qu'il aurait pu accomplir en se vouant lui-même à l'agriculture.

XI

Un établissement qui promet encore plus pour l'avenir que Sierra-Léone, c'est la république de Libéria. Il y a quarante et quelques années que des hommes pieux en Amérique eurent l'idée de fonder une colonie de noirs libres sur le sol même de l'Afrique, où ils seraient à l'abri des préjugés et de l'oppression des blancs. Vous aurez déjà remarqué que toutes les œuvres de cette nature ont leur origine dans la charité chrétienne. Jamais il ne s'accomplit quelque chose de moralement grand que cela n'ait été d'abord une œuvre de prière et de foi, et le plus souvent l'on peut ajouter une œuvre de souffrance. La société de colonisation fit appel aux hommes de couleur libres; plusieurs répondirent, désirant, dirent-ils, porter la Bible au pays de leurs ancêtres. Parmi les offrants la société accepta trente familles, en tout 89 personnes, qui partirent de New-York le 21 janvier 1820. Ils eurent d'abord à lutter contre toute espèce de malheurs. Les

chefs qui avaient promis de vendre un territoire à la société manquèrent de parole, les agents dévoués qui s'occupaient des intérêts de la petite bande, mouraient les uns après les autres, de sorte qu'elle fut laissée trois fois sans direction. Enfin, après deux années de maladies, de pèlerinage et de tribulations, les débris de l'expédition trouvèrent un asile au cap Mésurado, à 70 lieues sud de Sierra-Léone. L'acte de la vente conclue avec les chefs du pays renferme la liste des objets livrés comme premier paiement pour la concession d'un territoire suffisant. Cela vous intéresserait-il, messieurs, de savoir ce que vous coûterait l'acquisition d'une principauté en Afrique? En voici la liste:

Six mousquets, une boîte de verroteries, deux barils de tabac, un baril de poudre, six barres de fer, dix pots de fer, une douzaine de couteaux, une douzaine de cuillers, six pièces d'étoffe bleue, quatre chapeaux, trois habits, trois paires de souliers, une boîte de pipes, un tonneau de clous, trois miroirs, trois pièces de mouchoirs, trois pièces de calicot, trois cannes, quatre parapluies, une boîte de savon, un baril de rhum. — Il faut avouer qu'il y avait promesse de payer plus tard à peu près six fois autant en objets du même genre.

La petite colonie a été plus d'une fois près d'être anéantie; elle avait à se défendre les

armes à la main contre les attaques traîtres des indigènes, et contre des ennemis plus dangereux : les marchands d'esclaves espagnols et portugais que sa présence contrariait. Malgré ces difficultés elle a prospéré, et se répandant aujourd'hui sur une longue ligne de 120 lieues de côtes, coupe la communication entre l'intérieur et la mer. Les indigènes du territoire sont au nombre peut-être de 300,000 âmes. Les nègres venus de l'Amérique, le vrai noyau de l'état, l'agent missionnaire et civilisateur pour les autres ne sont qu'au nombre de 10 à 12,000, mais ils augmentent par de nouvelles émigrations, et les croiseurs américains déposent à Monrovia les nègres qu'ils capturent. Dans l'année 1847, après une délibération solennelle, et après s'être entendus avec la société qui les régissait, les colons assumèrent sur eux-mêmes toute la responsabilité de leur gouvernement, et la république de Libéria prit rang entre les nations indépendantes. Son drapeau, arboré au milieu de grandes réjouissances, et bientôt après salué par une escadre américaine, présente sur un fond de raies blanches et rouges une étoile solitaire à l'angle supérieur près de la lance. C'est l'espérance de toute une race, l'étoile de Bethléem d'un continent, le symbole d'une Afrique chrétienne heurtant à la porte de l'Afrique païenne.

Le gouvernement français reconnut immédiatement l'indépendance de Libéria. L'Angleterre fit de même, conclut avec la république un traité de commerce sur le pied d'une complète réciprocité et lui fit don d'un beau brigantin à quatre canons.

XII

En réunissant les possessions britanniques à l'embouchure de la Gambie, Sierra-Léone et la république libérienne, presque toute la côte depuis la Gambie jusqu'au Niger est fermée aux marchands d'esclaves. Autrefois il y avait soixante-dix ports sur cette côte où ce commerce se poursuivait; depuis la prise de Lagos par les Anglais, en 1853, il n'en reste plus que deux: Whydah et Porto-Novo. Et sur toute cette ligne, les indigènes commencent à s'occuper de commerce légitime, et à comprendre que l'étonnante fertilité de leur sol leur offre des richesses bien autres que celles qu'ils tiraient du malheur de leurs semblables et de leur propre malheur. Les exportations comprennent l'huile de palmier, le café, le coton, le sucre, le riz, les teintures, l'ivoire, les gommes, l'or, l'acajou, le bois de teck, et plusieurs autres produits importants. La valeur déclarée des char-

gements sur navires anglais pour cette partie de l'Afrique s'élève aujourd'hui à près de cinquante millions de francs, les retours étant probablement plus considérables. L'exportation aux Etats-Unis va aussi en augmentant.

Il est évident que le seul obstacle au développement rapide du trafic honnête, c'est ce qui subsiste encore de l'ancien fléau de ces contrées. Leur prospérité naissante a été en péril dernièrement par une résurrection de la traite sous un travestissement qui ne trompait personne en Afrique, le soi-disant recrutement de travailleurs libres pour les Antilles françaises. Les spéculateurs qui s'étaient chargés de cette entreprise, lui donnaient des apparences spécieuses, le travailleur devait être rétribué, et à la fin du terme convenu, ramené dans son pays, s'il le voulait. Ce sont, disaient-ils, les conditions auxquelles se soumettent les ouvriers chinois et les coulies indous que l'on transporte aux colonies anglaises. Ils taisaient la différence capitale entre les deux cas : le chinois s'engage lui-même et le coulie aussi, c'est une aventure qu'il veut tenter, et encore différentes sociétés philanthropiques ont l'œil toujours fixé sur le planteur anglais pour l'empêcher de manquer à ses engagements; l'Africain, au contraire, ne s'engageait jamais lui-même, il était vendu et livré lié entre les

mains des agents français. Voici ce que dit de ce système M. Bowen, missionnaire américain, revenu dans son état natal, la Géorgie.

« Le pays des Egbas renfermait, il y a quarante ans, plus de cent villes, dont quelques-unes grandes. En 1850 il n'en restait qu'une seule, toutes les autres avaient été fauchées comme une récolte pour la traite. Le nouveau système n'a pas à sa charge les traversées meurtrières d'autrefois, mais les apprentis sont ramassés par le même genre de guerres destructrices qui ont déjà dépeuplé les plus belles contrées de l'Afrique. Aussitôt qu'il eût été su que l'on achèterait des apprentis, les chefs en différents lieux se sont mis à faire la guerre à ceux de leurs voisins qui étaient plus faibles qu'eux. Mes dernières nouvelles de l'Afrique parlent de luttes sanglantes, de villages pris d'assaut ou par la famine, afin de pourvoir d'émigrés les navires français.

Au commencement, les agents du recrutement prétendaient avec effronterie que les travailleurs s'enrôlaient librement, que c'était seulement la jalousie hypocrite de l'Angleterre qui pouvait en douter; et les principaux journaux et revues français, se rendaient les échos complaisants de ces assertions. Plus tard, quand il fut impossible de cacher la vérité, on convint que l'enrôlement se faisait avec violence, mais

comment éviter ce mal? Les mœurs des Africains sont telles, qu'il leur faut des guerres et des prisonniers; si personne n'achète ceux-ci, ils sont mangés ou immolés aux idoles; si nous les achetons, nous en faisons des hommes libres, et tout le monde y gagne. A ces arguments il y a à répondre d'abord, qu'un système est déjà jugé quand ses auteurs ont cru nécessaire de débuter par le mensonge, en second lieu, qu'une maxime élémentaire d'économie politique, c'est que la consommation augmente la production. La traite sous toutes ses formes n'est pas seulement un débouché pour les victimes de guerres inévitables, elle provoque les guerres et les chasses d'hommes. Heureusement que Napoléon III a compris l'odieux du rôle que l'on faisait jouer à la France, et ce danger immense à été détourné.

XIII

Permettez-moi maintenant de vous ramener aux Antilles. L'abolition de la traite était à peine décidée en Angleterre, que les amis des nègres se mirent à l'œuvre pour obtenir leur émancipation; triomphe de la justice encore plus grand et plus difficile que le premier, car il est plus facile de cesser de voler que de faire

restitution de ce qu'on a pris. Pour obtenir ce résultat, il a fallu vingt-sept années d'agitation et de controverses incessantes, d'efforts inouis de tout genre auprès du public et du parlement, et la violence des planteurs eux-mêmes n'a pas peu contribué à éclairer l'un et l'autre. La magistrature de la Jamaïque, dans son exaspération contre les abolitionistes, avait fait pendre un missionnaire wesleyen sous le prétexte qu'il prêchait la révolte aux esclaves. Ce meurtre judiciaire fut l'arrêt de mort de l'esclavage, un cri d'indignation retentit dans toute la mère patrie, et l'émancipation fut décrétée, en grèvant la nation de 500 millions de francs, à titre d'indemnité pour les propriétaires.

Le décret d'émancipation reçut un commencement d'exécution le 1er août 1834. Ce fut un des moments solennels de ce siècle que celui où 800,000 êtres humains passèrent de l'esclavage à la liberté. Au premier coup de minuit, le 31 juillet, ils étaient encore devant la loi des *choses*, le bien mobilier de leurs maîtres, et... quand l'heure eut sonné, ils s'appartinrent à eux-mêmes; peuple d'affranchis, appelés à connaître les droits et les devoirs des hommes.

Les intérêts industriels ou économiques ne peuvent être mis un instant en ligne de compte avec ceux du bonheur, de la dignité et de la

responsabilité des hommes. Toutefois, il est bon d'observer que l'on a beaucoup exagéré les pertes matérielles causées par l'émancipation. Il est vrai que les premiers rapports entre les anciens maîtres et les affranchis furent mauvais, les uns voulaient abuser encore des ouvriers, et les avoir à des prix trop réduits, les autres avaient conservé de l'aversion pour les moulins à sucre. Il est quelquefois arrivé que même des propriétaires qui auraient rétribué le travail largement au moment de la récolte, ne pouvaient l'obtenir. Pendant que les cannes à sucre se gâtaient sur place, cela devait être vexant de s'entendre dire : *Massa, moi homme libre, moi plus nègre, moi avoir sommeil!* Et beaucoup de propriétaires déjà obérés en ont été ruinés; je dis, déjà obérés, parce que la banqueroute imminente d'un grand nombre de planteurs était notoire déjà avant l'émancipation. Mais depuis lors, les relations naturelles entre l'ouvrier et le capitaliste s'établirent, et cela plus promptement que l'on n'aurait pu l'espérer dans de telles circonstances; à l'heure qu'il est, la production du sucre dans les Antilles anglaises, est redevenue juste ce qu'elle était à la veille de l'émancipation. Sans un déficit qui n'est pas encore comblé à la Jamaïque, elle serait même plus grande.

En tout cas la population nègre travaille

assez pour se procurer un degré de bien-être qu'elle n'a jamais connu. A la fin des huit premières années de liberté, celle de la Jamaïque s'était acheté 100,000 arpents de terre, et bâti 200 villages, dont on voyait les habitants heureux, proprement vêtus et logés, cultivant en famille leurs petites plantations de café. On les accuse des fautes de l'enfance, d'insouciance, d'une certaine légèreté; fautes qui tiennent probablement à leur long sommeil intellectuel, à une frivolité obligatoire, et à l'absence de toute responsabilité, plutôt qu'au caractère africain en lui-même; car, s'il y avait une infériorité bien réelle, les planteurs n'auraient pas eu besoin de tant de moyens artificiels pour écraser l'homme dans le nègre, afin qu'il ne se soulevât pas. Nous n'avons jamais à craindre un soulèvement général des êtres nés pour la servitude.

Il y a de la vanité chez ces enfants des tropiques, et elle se montre sous des formes qui ne sont pas toujours de notre goût. Les femmes aiment les bas rouges, les souliers jaunes, elles font abus de la soie, du satin, de la gaze, et probablement aujourd'hui des cercles. Les hommes se complaisent dans des gilets éblouissants; lorsqu'ils sont endimanchés, leurs bottes de cuir verni doivent crier pour être à la mode, et un petit bout blanc du mouchoir de batiste

doit sortir de la poche. Dans les occasions extraordinaires, les deux sexes portent des parasols, et l'on peut voir un vigoureux nègre, noir comme l'ébène, se promenant gravement l'ombrelle à la main, pour se garantir le teint. Petites misères qui font sourire; bénissons le changement qui les a rendues possibles, qui a substitué ces petits ridicules aux ombres sinistres de l'esclavage. Puis, ajoutons que ces affranchis de hier apprécient l'instruction, qu'ils font les frais de leurs écoles et de leurs églises; leurs instituteurs wesleyens ont pu les abandonner à leurs propres ressources, ils envoient même des missionnaires en Afrique. Allez à Spanishtown, et vous en trouverez qui sont membres de l'assemblée législative; visitez les tribunaux, et vous verrez sur les bancs des jurés, comme sur ceux des avocats, des hommes de couleur mêlés aux hommes blancs, sur des termes d'égalité.

XIV

Après la révolution de 1848, l'émancipation complète et sans compensation pour les planteurs, fut de nouveau proclamée dans les possessions françaises. Il en est resté chez ceux-ci une grande irritation, et je crains que la ten-

dance générale en France actuellement, ne soit de sympathiser bien plus avec le planteur qu'avec le nègre. Dans deux communications de la *Revue britannique*, il y a quelques mois, un M. Aussonne de Chancel exprime le désir « que les gouvernements s'emparent résolument de la traite, et sous le nom d'émigration, l'élèvent à la hauteur d'une institution de bienfaisance! » — Il voudrait en même temps revenir sur la suppression de l'esclavage des populations déjà établies aux Antilles, ou du moins il remettrait sous le joug tous les noirs qui ne travaillent pas assez au gré des planteurs. Rien n'empêcherait, dit-il, que simultanément à notre système de recrutement on n'appliquât notre organisation des engagés à tous ces fainéants affranchis dont regorgent aujourd'hui les colonies anglaises et les nôtres. Ce qu'il n'ajoute pas, mais qui est évident, c'est que tout ouvrier qui demanderait un salaire équitable pour son travail, serait compté parmi les fainéants, si un jury de planteurs devait en décider.

En homme entendu, qui connaît l'importance des noms donnés aux choses, cet écrivain substitue les termes émigration et recrutement pour la traite, tout en convenant que l'on serait obligé d'acheter les engagés; ce vieux mot malsonnant de l'*esclavage*, devient sous sa plume « l'organisation des engagés. » Ce sont, dit-il,

des mesures économiques et politiques, c'est « de la prévoyance humaine et charitable; » c'est « la répression du vagabondage..... » Admirons, la puissance de beaux mots pour cacher de vilaines choses. La nécessité d'enlever les enfants à leurs parents pour en faire des apprentis bien élevés, fait partie du système proposé. Mieux que cela, M. Aussonne de Chancel a pensé à tout, il pousse la prévoyance jusqu'à reconnaître que l'on aura besoin d'avoir recours « *à des peines disciplinaires légales.* » Avez-vous compris, messieurs, ce que veulent dire ces mots si bien portés: des peines disciplinaires légales?..... L'on n'a jamais trouvé qu'un genre de peines tant soit peu efficace avec les esclaves, celui que la législation américaine désigne avec moins de précaution: l'application sur le dos nu du fouet, de la houssine, ou du nerf de bœuf. Pendant les dernières années de ce régime aux Antilles britanniques, il a été constaté par des documents officiels qu'un peu plus que le tiers des corrections étaient infligées à des femmes; il y a donc des écrivains qui proposent, sous des mots couverts, de ramener un ordre de choses où le père, l'époux, le fils auquel Dieu avait donné un cœur d'homme, doit se tenir humblement dans les rangs, le regard baissé, les bras croisés, pendant que sa fille, sa femme, sa mère se tord aux trois quarts nue sous le fouet de l'intendant.

Monsieur d'Haussonville, dans son Histoire de la politique extérieure de la France pendant le règne de Louis-Philippe, rend compte du petit nombre de captures faites par l'escadre française sur les côtes de l'Afrique, par le fait que les officiers faisaient ce service à contrecœur et ne tenaient pas à la suppression de la traite. L'on ne peut se refuser à l'évidence que dans ce grand pays, ordinairement prêt à s'émouvoir pour toutes les causes généreuses, prompt à se passionner pour toutes les grandes idées, il est une seule infortune qui rencontre peu de sympathie, et c'est précisément l'oppression à la fois la plus injuste et la plus cruelle qui existe. D'où vient cette inconséquence?.... Messieurs! il en est de l'émancipation des nègres, comme il en est des libertés de la France elle-même. Une noble cause porte la peine des expériences prématurées et trop complètes pour lesquelles l'esprit public n'était pas préparé. Ce grand acte de justice a été accompli avec précipitation et passion. « Périssent les colonies, plutôt qu'une idée! » s'était-on écrié dans l'assemblée nationale. En effet, Saint-Domingue a péri, et dans la réaction qui s'en est suivie, l'idée a été bien près de périr aussi.

D'autres mobiles sont venus appuyer le premier: c'est une certaine défiance des causes patronnées par l'Angleterre; c'est une foi trop

candide aux calomnies de la presse catholique contre la philanthropie protestante; c'est la susceptibilité nationale surexcitée à tort par le droit de visite sur la côte de l'Afrique. Mais, ce qui a perdu la cause des nègres dans l'esprit français, ce sont essentiellement les déplorables souvenirs de Haïti, et le spectacle que cette île présente encore aujourd'hui.

Si Napoléon Ier se fût contenté de reconquérir Haïti après 1801, il aurait pu la garder, mais il voulait rétablir l'esclavage, et s'empara de la personne de Toussaint-Louverture, qu'il envoya mourir de froid dans notre Jura, au fort de Joux. Les noirs se sont alors défendus en désespérés, et le climat aidant, 66,000 soldats et marins français y succombèrent par détachements successifs; c'est le calcul de l'amiral Jurieu la Gravière.—Depuis soixante ans que la population de l'île ne souffre plus de la part de ses anciens maîtres, elle souffre de sa propre anarchie et de sa barbarie. Elle végète dans la misère sur le sol le plus fertile du monde. Ce sont des massacres réciproques de mulâtres et de noirs pur sang, ce sont des guerres tantôt sanglantes, tantôt ridicules entre les nègres parlant le français et ceux qui parlent l'espagnol. Haïti! c'est une mascarade, une odieuse caricature de la civilisation française; il y a des théâtres, mais point d'écoles; des princes et des ducs en guenilles; on y promène la

vierge au son du tambour; et l'autre jour encore, deux énormes serpents, entretenus et honorés au palais de l'empereur Faustin Ier, jouaient le rôle de fétiches de la nation! Les Ghions et les Saints, deux sectes hostiles, s'accusent réciproquement d'anthropophagie; espérons qu'ils ont tort les uns et les autres, mais quel doit être l'état de la société où une telle accusation est possible? S'il n'y avait d'autres expériences que celle de Saint-Domingue, il y aurait de quoi justifier l'accusation d'infériorité et d'incapacité irrémédiable portée contre les hommes de couleur.

Les Français sont intarissables sur les ridicules de cette contre-façon de notre culture, mais ils devraient se rappeler que les fautes de l'élève retombent en partie sur le maître. Le catholicisme ne peut donner aux sauvages qu'une civilisation superficielle. Les prêtres à St-Domingue élevaient les noirs pour être éternellement mineurs; les instituteurs wesleyens à la Jamaïque s'étudiaient à former des hommes qui penseraient pour eux-mêmes et qui en seraient bientôt à se passer de leurs instituteurs. Qu'y a-t-il de surprenant à ce que les haïtiens aient mêlé le fétichisme au catholicisme? leurs pères avaient vu les marchands portugais qui les transportaient consulter Ifa, le dieu de Lagos, avant d'expédier leurs navires. Rien de

plus instructif que la comparaison des trois pays où le catholicisme et le protestantisme montrent ce qu'ils peuvent faire sur le même matériel. A la Jamaïque, les affranchis doivent acheter leurs petites fermes au prix de leur travail, et ils ne sont libres que depuis 26 ans? à Haïti ils sont seigneurs et maîtres du pays, tout est à eux depuis au-delà de 60 ans; de quel côté sont l'ordre, la propreté, le confort et la piété intelligente? A Saint-Domingue, la nombreuse population a été toute à l'école des Européens et en contact avec eux, la petite poignée d'affranchis qui se sont embarqués pour la Libéria se trouvent au contraire noyés parmi des Africains sauvages vingt-cinq fois plus nombreux qu'eux, parlant toute espèce de dialectes, et célébrant toute espèce d'effroyables religions. Hé bien! comparez Monrovia naissante, son lycée, ses journaux bien écrits, ses gouvernants dévoués et consciencieux, avec le Port-au-Prince, ses semblants de luxe, son ignorance et sa misère. Cette poignée de braves va discipliner la multitude qui les entoure, lui donner le christianisme, lui donner même la langue de sa patrie temporaire; et elle créera sur la côte de l'Afrique une république bien plus semblable aux Etats-Unis que Haïti ne l'est à la France. De quel côté est le principe éducateur et assimilateur?

XV

Ce qu'il faut désirer désormais pour l'Afrique, c'est une contre-émigration. Pour chaque flotte autrefois chargée d'esclaves destinés à l'Amérique, qu'il y ait maintenant un navire seulement chargé d'affranchis s'embarquant volontairement pour les rives de l'Afrique. Les noirs libres sont détestés des Américains et devraient se séparer d'eux. Les législatures de Maryland et de Massachussets sont allées jusqu'à prohiber le mariage entre les blancs et les gens de couleur, comme une espèce d'offense contre la morale. Dans les premiers temps après la guerre de l'indépendance, les noirs jouissaient de tous les priviléges de citoyens dans tous les états de la confédération, sauf la Caroline du sud et la Géorgie, mais leurs droits furent peu à peu restreints, et par une récente décision de la cour suprême, aucune personne ayant du sang africain dans les veines ne peut être citoyen américain, ou intenter un procès devant un tribunal fédéral; sauf pour de menues affaires, ils sont hors la loi. Il y a des états comme l'Illinois, où l'affranchi ne peut fixer sa demeure, et s'il en fait l'essai, il doit être saisi et vendu comme esclave. Ce pays inhos-

pitalier ne peut être la patrie de ces hommes persécutés, Dieu leur en prépare une autre où leur présence fera du bien.

Mais l'échelle de l'immigration future dépend aussi en une grande mesure de la perpétuité ou de l'abrogation de l'esclavage dans les Etats-Unis. Voilà, messieurs, une grande question, question périlleuse! et pour moi, n'étaient les espérances que me donne la Bible, et les souvenirs d'autres triomphes chrétiens, ce serait une question désespérée. Les esclaves aux Etats-Unis sont cinq fois plus nombreux que ceux que l'Angleterre a affranchis. Dans leur cas la question n'est pas portée devant une législature au-delà de l'Océan et capable d'impartialité; ce sont les planteurs eux-mêmes qui doivent en décider, et dût-elle être résolue favorablement aujourd'hui, ce serait la ruine financière immédiate de tout le sud, et sa paralysie pour bien des années. C'est donc une question dont l'Amérique sera encore longuement et péniblement agitée.

Cependant cette question est posée, messieurs, elle se pose tous les jours davantage à la conscience de qui de droit. Cela éclate même dans la violence de la discussion; jamais un partisan de l'esclavage ne peut entendre avec calme sa partie adverse. A la première impression il semblerait que l'esprit public en Amérique ait

reculé sensiblement, et que le sens moral soit allé en s'émoussant de génération en génération. Vers l'époque de la révolution aucun homme éminent n'eût imaginé de défendre le principe de l'esclavage, personne mieux que les Washington, les Jefferson, etc., n'en comprenaient l'iniquité; mais aujourd'hui, des hommes d'état, des publicistes, des prédicateurs en sont venus à en dissimuler les vices, à l'excuser ou même à le défendre tête levée. L'empire de cette affreuse institution semble à première vue s'être consolidé, sa puissance est sentie indirectement dans les législatures de tous les états libres, les états à esclaves sont devenus plus nombreux par l'extension de la superficie cultivée; des lois toujours plus sévères privent le maître dans tel état du pouvoir d'émanciper ses esclaves, le punissent dans un autre s'il permet à ses esclaves de faire des économies à eux, lui défendent ailleurs de leur laisser acquérir la moindre instruction.

Toutes ces précautions étaient inconnues à la cruelle législation des Romains autrefois, elles seraient superflues au Brésil ou à Cuba aujourd'hui. Mais ce fait même que les lois sont exceptionnellement mauvaises, n'est-ce pas une preuve qu'il y a des hommes parmi les propriétaires des Etats-Unis mieux disposés

qu'ailleurs, des hommes dont on est obligé de lier les mains? Selon le *New-Englander*, journal parfaitement renseigné, voici le véritable état des esprits: chez les blancs, non propriétaires du sud, et chez les propriétaires pauvres, chez les classes vicieuses, bruyantes et violentes, il y a une grande recrudescence de préjugés et d'hostilité contre les noirs, due aux appels incessants que des démagogues adressent à ces sentiments. Il y a aussi une classe nombreuse et influente d'hommes entièrement voués à la politique, qui est toujours plus disposée à sacrifier les faibles à ses intérêts de parti; mais chez les honnêtes gens, et chez la classe moyenne, des vues plus humaines se font jour de plus en plus. Certainement un tel état n'est pas aussi décourageant qu'il pourrait le sembler à première vue; la grande foule des gens bien intentionnés sages et lâches continue à grossir la voix du parti dominant; mais ceux qui ont du caractère sont touchés au cœur, la tension augmente, les nègres eux-mêmes frémissent sous le joug comme ils ne le faisaient pas autrefois. Mieux ils sont traités, plus ils se développent, et par cela même plus ils se ressentent d'une position contre nature. On a entendu un homme dont la main venait d'être écrasée par la chute d'un arbre, se dire à lui-même avec une amère ironie: bénis le

Seigneur, cette main est à ton maître et non à toi. Quand l'heure voulue d'en-haut aura sonné, nous verrons peut-être des évènements providentiels tout-à-fait inattendus venir à l'appui de la bonne cause; que l'Inde et l'Afrique deviennent capables d'envoyer sur les marchés de Manchester une grande quantité de coton à moindre prix que celui de l'Amérique, il suffira de cela pour anéantir l'esclavage. Alors toutes les colères du temps présent se trouveront n'avoir été que la rage de l'esprit immonde déchirant sa victime parce qu'il allait être forcé de l'abandonner.

XVI

Il y a quelques années que les jeunes gens du lycée de Monrovia discutaient la question si la découverte de l'Amérique avait été un bien pour l'Afrique, ou le contraire; ils se déterminèrent pour l'affirmative. C'était reconnaître que la plus grande plaie, le plus immense malheur de l'Afrique, est en voie de devenir l'occasion de son salut. C'est un principe du gouvernement divin et dont le chrétien fait l'expérience dans son histoire individuelle, que l'épreuve qui, à son début, a paru l'écraser, est ensuite fécondée et lui devient

moyen et occasion de bénédiction. L'Afrique aussi, assise sous son palmier, s'écriera un jour : « Il m'est bon d'avoir été affligée ! » Ah ! messieurs, la foi à l'éducation morale de notre race, la foi au progrès de l'humanité est plus ancienne et plus solide qu'on ne le pense quelquefois. Il y a près de trente siècles qu'un Israélite, après avoir assisté aux solennités du sanctuaire, s'élançait sur les ailes de la foi vers les temps où tous les royaumes de la terre adoreraient le Dieu vivant et véritable. Il se représentait les desseins de Jéhovah s'accomplissant à travers les siècles, les pas de l'Eternel qui s'approche, qui se promène dans les cieux, comme la nuée s'était autrefois avancée dans le désert.

Il dissipe les peuples qui se plaisent aux combats.
Des grands arrivent de l'Egypte,
Et l'Ethiopie accourt, les mains tendues vers Dieu.

Royaumes de la terre, élevez à Dieu vos cantiques,
Par vos concerts célébrez le Seigneur
Qui s'avance dans les espaces des cieux éternels :
Voici, de sa voix Il produit des éclats puissants.
Rendez l'honneur à Dieu,
Dont la majesté protège Israël,
Et dont la puissance apparaît dans les nues !
De ton sanctuaire, ô Dieu, tu es redoutable.
C'est le Dieu d'Israël, qui donne force et puissance
[à son peuple.

Béni soit Dieu ! !....

